

les Chroniques d'Aarkhlash

*Nouvelle
Formule*

5 nouvelles

*BD
"Descarte
en
enfer"*

Spécial HYBRID !!

N° 11



Maquette :

Caine McGregor.

Rédaction :

Sered, XofMds, Méluze,
Lefaël, Kran.

Dessins :

Kahouët, Caine McGregor,
WhiteSpirit, MOA.

Contact :

cainemcgregor@voila.fr
<http://www.conf-federation.org/hosted/cda>

Couverture par
KAHOUE

E d i t o

“Et tel le Phénix ...”

telle pourrait être la réflexion que chaque habitué des Chroniques pourrait se faire à la vue du n°11 de ce fanzine dont la fin avait été annoncée dans le n° précédent par son “papa”, SKAL.

Mais voilà.

Il y a toujours les inconditionnels qui ne veulent pas voir ce magnifique projet disparaître.

A l’heure où les sites et les forums traitant des mêmes sujets se multiplient, force est de constater que les grands classiques demeurent. Et qu’ils sont toujours suivis avec intérêt.

D’où le “passage de témoin”.

Nous dédions ce premier n° de la nouvelle équipe à son “papa” qui, je l’espère, sera fier de notre travail, et à ceux qui, comme Alain et moi, ont tenu à continuer cette aventure que représente les “CdA”.

Merci à tous. A très bientôt pour le n° 12.

Caine & Kran

Sommaire :	3	Destins Croisés	par Sered
	12	La clef de la sorcière	par Kran
	22	Les érudits de la lune	par Lefaël
	36	Histoire de tournoi	par Méluze
	40	Le dernier couloir	par XofMds
	44	BD: Descente en enfer	par Barbarian

Destins Croisés

(1ère partie)

par SERED

Monsieur,

Vous m'avez sollicité afin d'ouvrir aux mystères de Mérin et de la science votre fils Dirz, par le biais de la formation de moine-alchimiste que je dispense. Je tiens d'abord à vous dire que le chemin que vous proposez à votre fils est semé d'embûches. Les meilleurs de mes élèves se sont pour l'instant avérés trop faibles, fils d'ancien baron ou courageux guerriers qu'ils soient.

De plus, je n'ai pas pour habitude d'accéder à ce genre de demande quand celle-ci n'est pas formulée par la personne concernée : Mérin veut ses disciples libres, et c'est libres qu'ils doivent choisir de le suivre. Votre fils ne suivra mon enseignement que si lui et lui seul le désire.

Mérin est aussi, et par-dessus tout, un Dieu exigeant, et cette exigence est une étape essentielle à franchir afin d'accéder au titre de moine, dévoué au Dieu unique. Votre fils devra donc me prouver sa valeur, avant d'avoir l'honneur de suivre mes enseignements.

Dans le cas de l'enseignement de moine-alchimiste que je dispense, votre fils devra, en plus de toutes ces considérations, faire preuve de qualités intellectuelles exemplaires. Ces qualités lui permettront d'accéder à l'entière compréhension des mystères de Mérin et de sa création, afin d'acquérir des savoirs indispensables à tout moine-alchimiste.

Dans l'éventualité suivant laquelle, après avoir lu cette lettre, votre fils serait toujours intéressé par cette formation, je lui soumetts une mission. Cette

mission a pour but de mettre ses capacités en éveil et de lui permettre, s'il le souhaite, d'accéder à mon enseignement.

Un de mes vieux amis, un elfe du peuple des Daikinee du nom de Tais habite dans la forêt d'émeraude, non loin du golfe de Leāk'shear. Votre fils sera chargé, seul, de le retrouver, et de lui apporter les icônes que je lui transmettrais, cadeau du peuple Akkylannien aux elfes Daikinee, en signe d'une amitié à venir.

Il me fournira à son retour un rapport de ses activités, ainsi que les informations nécessaires pour que quiconque puisse retrouver le lieu où habite cet elfe.

Dans l'attente de rencontrer votre fils, que Mérin vous protège.

Zélios.

CHAPITRE PREMIER

LA ROUTINE EST L'ENNEMIE DE L'EFFICACITÉ

Non loin du golfe de Leâk'shear, Saphon jubilait... A la relecture de cette lettre, trouvée au milieu des archives de l'Hérésiarque, il se sentait vraiment hors du temps, en pleine aventure. Qui aurait pensé à aller la chercher là où elle dormait depuis trois siècles ? D'autant plus qu'elle était accompagnée du rapport de Dirz ! Mais la forêt où se trouvait ces reliques avait, depuis cette époque, été investie par les ténébreuses elfes Akkyshan, ce qui avait imposé beaucoup de précautions au Prêcheur. Toutefois, seul le résultat comptait, et il était une fois de plus au rendez-vous !

Dans ce repère des ténébreuses elfes Akkyshan, il avait trouvé les icônes ! Tels ces arbres multiséculaires qui s'élèvent à la recherche du moindre éclat de lumière dans une atmosphère sombre et oppressante, il avait survécu ! Cette lumière, synonyme de vie, il l'avait suivie, et il avait trouvé !

Selon les dires des vertueux elfes Cynwälls habitant l'autre rive du golfe, cette forêt ne rendait qu'une mort atroce à quiconque y entrait. Mais Saphon et sa suite s'apprêtaient maintenant à sortir de la Forêt Des Toiles sans avoir rencontré une seule de ces elfes Akkyshan, celles-là même qui s'étaient dévouées corps et âmes à la déesse araignée Lilith, trahissant ainsi leurs frères Daïkinee. Le Prêcheur avait subtilisé les icônes confiées autrefois au peuple

Daïkinee par Zélios, le plus fidèle ami du premier prophète. Ces icônes avaient survécues aux nouvelles habitantes de la forêt par un étrange mystère, ensevelies dans un endroit presque oublié de tous. Mais Saphon avait retrouvé la trace de ces icônes en lisant la correspondance de l'Hérésiarque, alors que celui-ci était encore jeune disciple de Mérin, et il quittait maintenant cette forêt avec ces nouvelles reliques, sans aucune perte humaine ! Tout cela lui semblait facile – comme à l'accoutumée, certes – mais beaucoup trop facile cette fois-ci...

La routine est l'ennemie de l'efficacité...

La décrépitude et la monotonie dans lesquelles semblaient actuellement ses suivants inquiétaient le Prêcheur. Mais son expérience lui indiquait la démarche à suivre et la présence de Mérin à ses côtés le rassurait, l'apaisait même ! Toutefois, il devenait urgent pour Saphon de faire faire un peu d'exercice à ses troupes, mais

pas question de traverser le golfe ! On en ferait le tour, même si les risques de rencontrer ces créatures ténébreuses étaient réels. Rien ne le ferait fléchir, car Saphon ne pouvait pas perdre la face devant ses suivants. Pas maintenant, pas pour un peu d'eau, pas si près du but, le territoire de l'alliance de la lumière. Après, le golfe franchi, tout était de la routine, le chemin était tout tracé jusqu'à Arcavia et la route sûre...

Mais pour le moment, il fallait rester très vigilant. Saphon se sentait peu en sécurité dans cette



noirceur ambiante ; il se sentait épié, et donna quelques ordres à son second, l'Inquisiteur Kekhyn, pour que la troupe reste aux aguets pendant leur progression. Il connaissait son second depuis si longtemps qu'aucun de ses gestes n'était sans signification pour lui. Il savait qu'il pouvait compter sur lui dans de telles circonstances, et qu'il ne le décevrait pas ! Sinon... Mérin exprimerait sa sentence. Mais cela était impossible avec Kekhyn, il était trop dur et trop droit ! De plus, leur guide connaissait cette forêt et ses occupants mieux que Saphon ne connaissait son fusil qui le suivait pourtant depuis ses premières armes ! Tout incitait le Prêcheur à la confiance à l'approche de la lisière de cette forêt ténébreuse qui signifiait la fin du territoire Akkyshan... En pensant à ces elfes maudites, Saphon saisit la crosse de son fusil et adressa une courte prière à Mérin.

Le soutien du Dieu Unique lui paraissait indispensable pour l'achèvement de sa mission, et Saphon savait attirer son attention et ses bénédictions... A peine sa prière était-elle finie qu'il entendit un cri. Ou plutôt ce qui aurait dû être un cri, car il avait rapidement été étouffé par le sang qui coulait de la bouche du mort. Le Prêcheur se retourna tout en saisissant son fusil. Un malheureux Templier de l'Inquisition gisait au sol. Derrière lui une créature. *Une elfe Akkyshan*, pensa Saphon, regardant l'humanoïde debout devant lui prête à bondir. Le Prêcheur aperçu tous ses hommes fuir, même Kekhyn ! Il avait raison, il fallait de l'exercice... et un exemple ! En un éclair, comme un réflexe inné, comme une réponse à sa prière,

Saphon se sentit transporté par le feu purificateur. Il épaula son fusil, murmura quelques mots à Mérin et tira. Sa prière avait été entendue et avait résonné dans le cœur de son Dieu : la bête gisait dans son sang, à côté du Templier, sans avoir eu le temps de réagir. *La vérité... unique...* pensait Saphon en reprenant son souffle.

Il fallait maintenant montrer qui il était. Et surtout, qui devait être – où plutôt, ne pas être – son second. La colère montait. Saphon hurla « *Kekhyn ! Revenez ! Appelez la troupe !* » L'Inquisiteur suivi de tous les hommes qui accompagnaient Saphon dans son expédition, revinrent haletants

En observant rapidement les personnes présentes, Saphon ne dénombra aucune perte ni aucun blessé supplémentaire. Il continua à hurler. « *La première règle pour me suivre, c'est la confiance ! La confiance en moi, c'est-à-dire la confiance en Mérin ! Et le premier à montrer l'exemple doit être mon second ! Par conséquent, en tant que représentant de Mérin, je vous condamne et vous déclare infidèle, Inquisiteur Kekhyn !* » Saphon tremblait de colère en criant. Il s'approcha de Kekhyn et lui prit sa lame du jugement qui pendait à sa ceinture, symbole de l'autorité de l'Inquisiteur et prolongement de son propre corps. Ensuite, dans un mouvement ample, il coupa la tête de l'Inquisiteur à genou devant lui. Kekhyn avait alors un regard étonné, comme un oiseau tué en plein vol, et sa tête roula un peu plus loin, dans le silence des ténèbres environnantes... Saphon ajouta simplement : « *Ceci est un exemple et un avertissement !*

Pour vous tous ! »

L'absence de tout bruit devint vraiment pesante, rappelant à Saphon l'obligation de quitter cette forêt sous peine de mort. Après une courte pause, le prêcheur reprit sa marche vers la lisière, suivi de ses fidèles qui, tétanisés par son intervention, le suivaient en priant et en surveillant les alentours de cette petite caravane. Saphon le leur avait rappelé chaque matin, mais l'absence de tout danger avait fini par relâcher leur attention.

« *La routine est l'ennemie de l'efficacité* » se répétait le Prêcheur.

CHAPITRE SECOND

Qui ne connaît pas Saphon parmi la très Sainte Inquisition ?

Arcavia ! La capitale de l'empire d'Akkylannie, toute entière – ou presque – tournée vers la foi en Mérin, le Dieu unique. Voilà un jour que Saphon avait rejoint son domicile, dans le centre de la ville, et l'aventure lui manquait déjà ! Mais il fallait d'abord finir de rédiger le rapport de sa mission, et en obtenir une autre. « Tout écrire », tel était le credo de l'Inquisition et il avait bien sûr ses qualités et ses défauts... Certes, les traces écrites permettaient de suivre l'évolution d'une personne, sa dérive éventuelle,

ou sa foi grandissante qui le rapprochait du cœur de Mérin. Mais il fallait les écrire ces rapports pompeux et formatés ! Et de sa propre main, sans l'aide d'une secrétaire ! Quelle corvée pour un homme qui avait soif d'aventure !

Mais ce rapport était obligatoire afin d'obtenir une probable nouvelle mission... Peut-être celle, tant convoitée, de la recherche du tombeau d'Arcavius ? Car le prêcheur en était désormais le spécialiste. Il avait tellement étudié, cherché, enquêté, travaillé, que le dossier qu'il avait envoyé pour partir en territoire Orque chercher le tombeau ne pouvait être refusé. Rien n'y manquait. Il n'y avait pas une faille dans son raisonnement. Arcavius était parti de Lanever vers l'Est, c'était désor-

mais un lieu commun. Mais l'est s'étendait du mont Zoukoï au nord, jusqu'à l'île d'Algandie au delà du désert du Syharhalna.

Saphon avait difficilement relevé des témoignages et quelques traces de son passage dans les monts Aegis. Or, à l'est de ceux-ci s'étendaient les canyons de Bran-Ô-Kor puis la mer d'Ephren. Il devenait urgent d'aller en territoire Orque car le pape Innocent venait de déclarer la seconde croisade pour trouver ce tombeau, et le Temple s'était déjà installé sur place. La commanderie templière de l'est, dirigée par le commandeur Arkhos était désormais le centre névralgique de cette recherche, et de nombreuses personnes s'y rendaient. Mais heureusement pour Saphon, aucun n'avait sérieusement étudié les lieux avant de



partir. Cependant, un seul chanceux suffirait à contrecarrer ses plans, et il était absolument obligatoirement que l'Église et l'Inquisition soient les détenteurs de ces reliques. Bran-Ô-Kor, la sépulture était forcément là-bas ! Le seul défaut du projet du prêcheur était le voyage par la terre qui imposait de contourner la mer de Migol. Aucun danger en perspective, mais du temps perdu.

De toute façon, jamais Saphon ne mettrait les pieds sur un bateau ! Jamais ! Sa peur de l'eau le lui interdisait. Il avait tout essayé, mais sans succès. Ses origines lui étaient inconnues, et cette phobie était plus forte que tout. Même après toutes ces années de prêcher, même avec la foi qu'il avait en Mérim, son appréhension était plus forte que sa confiance dans le Dieu unique, ce Dieu qui ne supportait pas les faiblesses... *Les formalités administratives sont longues, trop longues...* Saphon aurait voulu partir maintenant plutôt que de rester là, juché sur son fauteuil, devant son bureau à écrire un rapport alors que quelques phrases d'explications auraient suffi ! Mais il fallait qu'il écrive tout de ses propres mains, et il le savait !

Un coup sur la porte le sortit de ses pensées. « *Entrez !* » Son secrétaire entra dans son immense bureau qui lui servait également de chambre, une sorte de cellule monastique agrandie et aménagée. « *Seigneur Saphon, le Légat Séquenas désire vous parler.* » Un Légat ? Ce ne pouvait être qu'à propos du tombeau d'Arcavius. Ses préoccupations avaient touchées l'Inquisition qui allait lui accorder une dérogation ! Cela ne

pouvait être que ça ! A la pensée de cette nouvelle aventure, de ces voyages en perspective, une immense vague d'énergie le traversa. « *Faites entrer !* ».

Un homme, plutôt jeune pour être un Légat, entra. Son visage était complètement fermé. Ses petits yeux noirs le regardaient fixement, comme une flèche cherchant désespérément à atteindre le centre de la cible. Ses pommettes saillantes accentuaient les traits déjà durs de son visage, et ajoutées à ses cheveux bruns mal coiffés, tout était signe d'une intense réflexion ou d'un chagrin immense, indiquant une colère qui transpirait à travers tous les pores de sa peau. Sa barbe naissante et son col mal fermé indiquaient de la précipitation, ou un manque récurrent de sommeil ces derniers jours. Il s'appuya sur le bureau de Saphon et se força pourtant à parler doucement. Sa voix tremblait comme une feuille morte sur le point de tomber de son arbre et de crier sa haine à la mort « *Seigneur Saphon, je suis votre voisin, j'habite la maison en face de la vôtre.* »

« *C'est tout à fait possible. Je ne suis pas souvent chez moi, je ne connais donc aucun de mes voisins. Enchanté !* » Saphon tendit la main à son interlocuteur qui, ne bougeant pas d'un cil, se contenta d'ajouter : « *Je suis aussi le frère aîné de Kekhyn, l'Inquisiteur que vous avez purifié.* » Le Légat avait prononcé ce dernier mot avec dédain, comme s'il doutait du réel sens de celui-ci, comme un signe de défi au prêcheur. « *L'Inquisition n'a d'abord pas voulu m'indiquer votre nom, mais au vu de mes influences, j'ai pu accéder à votre dossier et à son contenu*

fort intéressant. »

Saphon savait que même au goût de l'Inquisition il avait purifié trop de gens, mais il s'en moquait. Mérim le guidait et il ne craignait pas cette sanglante réalité. « *Il faut savoir être ferme et montrer l'exemple. Je suis désolé pour votre frère. Mais quand on accepte d'être mon second, on ne fuit pas devant le danger, quel qu'il soit !* » Saphon restait très calme, malgré la discussion houleuse qui, il s'en doutait, l'attendait. Ce geste, il l'avait fait en toute conscience, sachant ce qui pourrait lui arriver. Sachant qu'au sein même de l'Inquisition on pourrait le croire proche de l'hystérie ou de la folie... Mais il ne pouvait accepter le doute dans les rangs de l'armée du Dieu unique, et il avait agi en conséquence.

« *Vous n'en resterez pas là Seigneur Saphon ! A la moindre bévue que vous commettrez, vous subirez le même sort que Kekhyn, et croyez-moi, j'en serais le premier heureux !* »

« *N'ayez crainte, Mérim me guide, seigneur Séquenas.* » Saphon avait répondu avec tellement de calme, que ses mots semblaient être une rivière coulant dans son lit depuis toujours. Mais Séquenas ne décollerait pas. Il connaissait les façons de faire et de parler du Prêcheur. *Qui ne connaît pas Saphon parmi la très Sainte Inquisition ?* Surtout depuis ces derniers temps où sa notoriété allait grandissante !

« *Je vous mènerais la vie dure ! Vous vous repentirez de ce crime !* » Volontairement, le jeune homme avait encore une fois accentué le dernier mot de sa phrase, comme pour enfoncer un couteau dans le ventre de son

ennemi, une dernière fois avant de partir. Le Légat ressortit aussi vite qu'il était entré, et claqua violemment la porte de la pièce derrière lui, ce qui coupa court à la discussion des deux hommes. Une icône de Mérin attachée au mur vacilla.

Saphon était devenu soucieux, il contait désormais un ennemi de plus. Et un ennemi de taille : un Légat. Celui-ci allait être gênant... Il faudrait ne pas l'oublier et compter sur lui, plutôt que sans lui...



MOA

CHAPITRE TROISIÈME
L'APPRÉHENSION EST
L'ENNEMIE DE L'EFFICACITÉ...

Le Palais du pape Innocent ! Certes, Saphon y avait déjà reçu des ordres de missions, des convocations... Il s'y était déjà rendu maintes fois, mais aujourd'hui, c'était le pape en personne qui l'avait convoqué. Le plus haut dignitaire de l'Eglise d'Akkylannie, le pape Innocent, représentant de Mérim sur Aarklash l'attendait. Le Prêcheur n'en revenait toujours pas. Même si sa cause était pieuse et de première urgence, il avait toujours imaginé cette rencontre sans jamais savoir ce qui se passerait réellement. Mais aujourd'hui, ce serait le grand jour ! Son cœur commençait à battre plus vite qu'à l'habitude. Il se sentait nu. Sans son fusil, sans son armure, il était faible et vulnérable, même avec l'appui de Mérim. Et puis, il faut avouer qu'avec toutes ses récentes aventures, il avait perdu l'habitude de côtoyer tant de personnes en même temps. Il était – en quelque sorte – devenu un solitaire. Non, il ne fuyait pas la compagnie des hommes, ses semblables, mais il ne la recherchait pas non plus. Mérim, le Dieu unique l'accompagnait, sans aucun doute, et cette compagnie lui suffisait amplement. Elle l'emplissait de bonheur et il lui restait tant à découvrir de ce Dieu... Toutes ces purifications, il les avait perpétrées pour le Dieu unique. Mérim seul les lui avait inspiré ! Elles n'avaient de sens pour Saphon qu'à travers son Dieu.

Franchissant la dernière muraille du palais papal, Saphon jubilait. Ces colonnes élancées d'or et de marbre lui semblaient toujours aussi belles, plus belles même que jamais. Elles symbolisaient la perfection, la lumière inaccessible, mais qu'il voulait atteindre, la parfaite communion de Mérim et de ses fidèles. Mais tous ces rêves si parfaits étaient bien loin, en ces temps troublés. Les ténèbres grandissaient sur Aarklash, et même au sein du peuple de Mérim. Il fallait qu'il trouve avant ses ennemis, avant qu'il ne soit trop tard !

Le prêcheur tendit – en avançant – un papier au garde du palais le plus proche de lui, puis le récupéra dans un mouvement rapide pour le présenter à l'Inquisiteur qui dirigeait les personnes entrant dans le palais. « *Je sais où aller.* » Saphon reprit à nouveau sa convocation et avança dans l'immense allée à laquelle l'Inquisiteur tournait le dos. Elle était bordée de colonnes interminables surmontées d'angelots et de sculptures rappelant la vie du premier prophète. Au bout de celle-ci, un escalier de marbre, avec une rampe dorée. Il monta quatre étages et, à chacun, montrait avec le même geste nonchalant sa convocation aux soldats qui y faisait faction. D'abord de simples Templiers de l'Inquisition, puis des Inquisiteurs, des Magistrats et de jeunes Légats ! Arrivé en haut de l'escalier, Saphon jeta un rapide regard de chaque côté. *L'instinct de l'aventure...* Partout, à droite, à gauche, des membres de l'Inquisition. Les battements de son cœur se rapprochaient inexorablement les uns des autres. Ce face-à-face attendu de longue date était à portée de main. Y

arrivera-il ? Ne renoncera-t-il pas avant, au dernier instant ? Tout en avançant, le prêcheur murmura une prière à Mérim qui, espérait-il, allait le calmer, puis, au bout de ce dernier couloir, il frappa sur l'immense porte en bois noir – sûrement de l'acajou – qui portait un écriteau de marbre, gravé de grandes et belles lettres d'or : « Sa sainteté, Innocent, Pape d'Akkylannie. ».

Plongé dans ses prières, il entendit à peine la voix du secrétaire lui dire d'entrer, mais suffisamment, toutefois, pour avoir le réflexe d'ouvrir la porte devant lui et d'entrer dans la pièce. « *Seigneur ?* »

« *Seigneur Saphon !* » Le Prêcheur tendit une dernière fois sa convocation au secrétaire, un vieil Inquisiteur à la barbe blanche mais qui semblait pourtant encore vivace et inflexible... *Jusqu'à la mort*, pensait Saphon dans une dernière incantation à Mérim. Son interlocuteur relut en détail la convocation puis le Prêcheur franchit la dernière porte qui le séparait du Pape. *Enfin !* Saphon sentait les pulsations de son cœur dans toutes les veines de son corps, lui rappelant qu'il n'était qu'un homme parmi tant d'autres.

Dans un fauteuil dont la soie rouge sang était attachée à l'armature en bois noir, avec des petits clous, visiblement en or, un petit homme trônait. Les quelques cheveux blanc qui lui restait annonçaient un âge, certes avancé, mais qui, à en voir son ventre à peine bedonnant, ne devait lui causer guère de soucis. Il portait d'amples vêtements fins – sûrement du lin – et cousus d'or, qui ne masquaient cependant pas la protubérance abdominale de leur propriétaire, comme

un sceau de son rang social. Leurs couleurs chatoyantes rappelaient au prêcheur les chaudes contrées d'Aarklash, au nord du royaume du Lion.

A la vue de Saphon, le Pape grogna à son secrétaire quelques mots qui semblaient signifier qu'il voulait parler seul au nouveau venu. Il jeta un regard furtif dans l'ombre d'une tenture mouvante, derrière laquelle le Prêcheur reconnu le Diacre Tibérius, fidèle égide du pape Innocent. Soutenant avec peine son regard glacial, Saphon reporta son attention sur le petit homme vautré qui posa alors les parchemins qu'il tenait dans ses mains. Dès la fermeture de la porte, celui-ci posa ses yeux sur son interlocuteur, un regard sévère, empreint de volonté, comme en lutte permanente et commença : « Seigneur Saphon, j'ai ici votre dossier par lequel vous demandez l'autorisation de fouiller les grottes des terres de Bran-Ô-Kor à la recherche du tombeau du premier prophète, Arcavius. J'ai lu vos arguments, vos recherches... Je ne vois pas pourquoi je vous refuserais cette mission. »

Saphon sentait son cœur battre toujours aussi fort dans tout son corps. La tranquillité et la bonhomie de son vis-à-vis le dérangent. Le petit homme était vautré dans ce fauteuil – qui, au passage, devait

coûter une fortune – et, en mangeant des fruits bien mûrs, jouait avec son avenir, à lui, le Prêcheur !

« *Cependant, je vous mets en garde contre plusieurs choses. Beaucoup de personnes avant vous se sont cassées les dents sur la recherche de ce tombeau. De plus, vous devrez travailler à proximité de la commanderie templière de l'Est du commandeur Arkhos. Je connais aussi vos fâcheuses tendances à vous faire facilement des ennemis à chaque endroit où vous passez. Faites attention ici ! Vous avez affaire à une organisation puissante : le Temple !* »

Le petit homme bedonnant qui, à peine quelques instants auparavant était vautré dans son

fauteuil, s'était levé et regardait le prêcheur dans les yeux tout en lui parlant. Son regard n'avait pas faibli depuis tout à l'heure. Il était même plus dur et il continuait son discours avec toujours plus d'énergie.

« *Certes, le Temple est gênant, certes, nous voudrions le placer sous le contrôle de l'Eglise, mais je vous demande de ne pas envenimer les choses, seigneur Saphon. Je vous soutiendrai car je vous fais confiance, mais ne trahissez pas ma confiance : ne tuez personne !* »

Se rassurant, le pape ajouta lentement « *Vous verrez toutes les formalités avec mon secrétaire. Vous pouvez disposer.* »

Tout en refermant la porte de la pièce derrière lui, Saphon se rendit compte qu'il n'avait même pas observé l'agencement de la pièce, ni les meubles, les fenêtres. Seulement le pape, son siège et son garde du corps. *Décidément, l'appréhension est elle aussi l'ennemie de l'efficacité...*

En repensant à son entretien, le Prêcheur se dit que le soutien du pape lui serait utile, mais pourrait aussi se retourner contre lui, en cas de situation trop dangereuse. Mais dans l'immédiat, il devait signer des papiers et récupérer son ordre de mission...



La Clef de la Sorcière

(1ère partie)

par KRAN

-1- Premier sang

Jamais je n'aurais du accepter cette enquête. S'il y avait bien quelque chose que je détestait au petit-déjeuner, c'était bien un cadavre. En plus celui-là, dépiauté comme s'il avait marché sur le pied d'un dévoreur mal réveillé. En reprenant une gorgée de skaille, je trébuchais sur quelque chose de mou, maculé de sang séché. Une main coupée au ras du poignet. Je me penchais pour ramasser le bracelet par miracle encore attaché. Je l'essuyais machinalement. De l'autre côté des restes mon informateur se frottait nerveusement les mains. Sa cupidité l'emportait sur la peur, sinon il aurait déguerpi depuis longtemps. Il m'avait rencardé avant la milice et attendait sa pièce d'argent qu'il irait dépenser aux coins de la rue dans un mauvais bouge des quartiers marécageux. La foule s'amassait autour de nous pour l'oraison funèbre.

Pourtant l'affaire avait bien commencé. Une disparition banale, un jeune noble en fugue sans doute parce qu'il refusait de faire l'académie de guerre, ou quelque chose comme ça. Hier matin en arrivant au bureau

Cinerjie m'avait fait comprendre avec notre code habituel qu'un client était déjà là. En fait une cliente. J'avais senti le parfum largement avant d'entrer dans la pièce. Ce code me permettait de jouer ma petite comédie de privé-débordé-par-le-travail en criant à ma secrétaire d'une voix assez forte pour être entendue depuis mon bureau – je suis crevé, je ne veut voir personne. Je pense que le dossier K est réglé. Je m'occupe ce matin de la disparition de « Chéri ». Mettez en attente les autres clients aujourd'hui, je ne veut voir aucune visite.

Bien sûr je faisais en sorte de ne pas laisser à Cinerjie le temps de me dire qu'un client m'attendait déjà dans mon bureau. Et si « Chéri » avait bien disparu, c'était en fait le rat de ma concierge qui était encore parti faire des siennes parmi les femelles de son espèce dans les égouts de Klûne. En deux pas je traversai le minuscule couloir pour ouvrir la porte vitrée ornée de mon nom et de ma fonction. Précaution bien inutile puisqu'il s'agissait de la seule pièce existante. Mais la première fois que j'avais lu « J.Kolth - Détective privé », j'avais senti que j'allais faire quelque chose de grand. Les choses avaient bien changées depuis. Pour garder ma crédibilité, j'étais obligé de faire croire que je croulais sous les

demandes de mes clients. Pour garder ma crédibilité et justifier des tarifs me permettant de vivre.

Le numéro était bien rodé. Il finissait par moi, accrochant mon manteau à l'entrée et restant figé par la surprise en voyant quelqu'un d'autre dans la pièce. Habituellement, le plus difficile était de feindre un étonnement plausible. Je crois que je ne fus jamais aussi bon. Mon regard remonta de superbes jambes croisées jusqu'à une jupe juste assez courte pour affoler tous les gobelins dans un rayon de vingt mètre. La taille fine, les bras délicats, le tissu de la meilleure qualité possible, et le visage habilement dissimulé sous un voile de dentelle noire. Une véritable princesse.

- Asseyez -vous, monsieur Kholt, j'ai besoin de vos services.

Pour une voix comme celle-là la moitié des gobelins de Klûne pourrait aller se jeter contre les murailles de Tir-Na-Bor. Et le sourire aux lèvres. Je reprenais une contenance précaire.

- Humm. Je suis à vous.

Je pense que la réponse l'amusa.

- Bien. Mon plus jeune fils à disparu, KlorofluoroCarbhon de la maison Ozhon. Ce nom doit vous dire quelque chose.

Un peu oui. L'une des grandes familles de la nation gob. Le gratin de la crème.

- Vous voulez que je le retrouve, je suppose.

Elle décroisa ses jambes et à ma grande honte aucune puissance sur Aarklash n'aurait pu m'empêcher de baisser les yeux à ce moment là. Dans le même mouvement elle se pencha en avant vers moi et sa voix se fit plus rauque.

- Je m'inquiète beaucoup pour mon petit. Je vous serait très ... reconnaissante.

J'avais le visage en feu. Ainsi que la cervelle paralysée ainsi que la gorge et le reste du corps.

Il ne me restait qu'un hochement de tête pour acquiescer.

Elle se renfonça dans le siège, ce qui ne fit qu'aggraver la situation. Le tissu de sa jupe glissa vers elle, révélant encore plus de son physique extraordinaire.

- J'ai entendu parler de vous, de votre discrétion et votre habilité. La difficulté est qu'aucun des autres membres de ma famille ne doit être au courant, pour des raisons que vous n'avez pas à connaître.

Au pris d'un effort de volonté digne d'un héros de légende je

détachais mon regard de ses jambes pour retrouver un semblant de maîtrise de moi-même.
- C'est... d'accord. Parlons donc de votre fils et sa disparition.

Une main lourde sur mon épaule me ramena à la réalité. J'eus du mal à passer de l'image fantastique de cette gobeline, à l'espèce de faciès tordu qui se tenait maintenant devant moi.

- Alors le parasite ?? qu'est-ce que tu fait là ?

Merde. L'agent Smiss. Et bien sûr l'agent Ouessonn ne devait pas être loin. Le premier aussi bavard que le second était silencieux, mais tous les deux aussi bêtes l'un que l'autre. J'étais sûr qu'ils échoueraient à arrêter un nain boiteux et manchot portant autour du coup un panneau « je suis coupable ».

- Tu vois bien, je suis passé par hasard pour faire pisser mon rat !

- On ne m'la fait pas, tu n'as même pas de rat. La milice sait tout !

- Alors pourquoi elle pose la question, la milice ??

- Fait pas ton malin et circule, l'inspecteur vas arriver. On te veut pas dans nos pattes. A moins que tu n'ais quelques chose à te reprocher ??

Effectivement Ouessonn arrivait accompagné de l'enquêteur principal Collonbe et d'une dizaine de miliciens. Un festival. Collonbe, dit « le beau ». la dernière fois qu'il avait résolu une affaire c'était quand la favorite de l'Empereur avait perdu son châte devant lui et qu'il l'avait ramassé.

Je m'écartais quand même des restes de l'infortuné gobelin. J'avais ramassé ce qui m'intéres-



sait et les morceaux restant ne pouvaient rien m'apporter de plus. Collonbe ne m'accorda qu'un regard méprisant. La seule chose qui l'intéressait vraiment était la séduction de jeunes gobelines, il ne devait sa place qu'à son physique avantageux et son manque de pugnacité. Au moins il ne risquait pas de gêner un comploter en résolvant une affaire.

- Et bien il est mort. Allez, nettoyez-moi ça, encore un règlement de compte. Pas de quoi fouetter un rat.

- Et le privé ?

Smis m'adorait toujours, j'étais rassuré. Finalement, il m'aurait volontiers invité à passer la nuit avec lui, séparé uniquement par les barreaux de ma cellule. Je lui adressai un clin d'œil et repartis sans attendre la réponse du bourreau des cœurs de service.

Collonbe était déjà en train de rassurer une petite gobeline émotive qui passait par là, tandis que les miliciens détruisaient méthodiquement à grands coups

de balai les rares indices qui restaient.

Et moi je faisais sauter dans mes mains le bracelet que j'avais trouvé au poignet du cadavre, indiquant son appartenance à la maison du Baron Ozhön. Smis avait jeté un regard inexpressif sur la scène du crime avant de conclure que le tueur était sûrement un troll. Bête mais pas assez encore finalement.

J'espérais ne pas les avoir dans les pattes. Sans identification du mort, l'affaire allait être classée. Mais les deux benêts pouvaient encore pousser le raisonnement un peu plus loin. Et comme la plupart des gobs de main du milieu étaient des trolls de main... mais il ne manquait pas de créatures dans ce foutu continent capables de faire de la charpie d'un gobelin. J'avalais une gorgée de skaille pour faire passer l'idée. Rien que les orques, trolls, ogres et quelques autres encore pouvaient parcourir les rues de la ville sans

même attirer le moindre regard. Non, comme l'usage l'établissait, l'affaire n'irait pas plus loin qu'un tiroir à parchemins poussiéreux.

-2- Un goblin sans histoire

En marchant dans les ruelles boueuses je reprenais les données à ma disposition. Toute l'après-midi d'hier j'avais cherché en vain des traces du passage de Fluoro dans la ville. Sa mère m'avait procuré l'adresse de ses cercles de jeu, de ses amis et de son élevage de rats géants. Après une visite approfondie, la conclusion s'imposait. Il n'était passé nulle part depuis la veille, et personne ne s'en était inquiété. De mes interrogatoires se dégagent la personnalité du jeune goblin : Fluoro était d'un caractère un peu fantasque et imprévisible, mais c'était un joueur aguerri et avec assez de bon sens pour limiter ses pertes. Apparemment donc pas de dette de jeu ni de cadavre dans les placards. Le seul fait intéressant était la disparition concomitante de son serviteur favori.

Malheureusement, j'avais résolu la première partie de mon enquête en moins de 24 heures. Le serviteur était retrouvé, mort. Les nuages s'amoncelaient sur la ville, assombrissant le ciel et préparant la prochaine averse de la journée. Les nouvelles n'étaient pas bonnes.

Un idée en amène souvent une autre. J'avais entendu un nom, vite étouffé dans un ricanement gêné par un de ses partenaires de jeu. Neisseria. Il trottait dans ma tête jusqu'à ce que je croise Molekhul, le rabatteur du Poussy Rat. J'attrapait le jeune gob par une oreille avant qu'il ne me reconnaisse. Lui et moi avions une petite affaire en cours, un

tuyau crevé qui m'avait valu pas mal d'ennuis.

- Alors crotte de troll, on veut jouer aux grands indics ??

- M'sieur, c'est pas de ma faute, j'étais sûr que...

- Allez petit, la prochaine fois je dis à ton père où tu travaille et on sera quitte !

La menace était plus que sérieuse, vu que le goblin en question était persuadé que son fils allait à l'école. La correction qui le menaçait était à la mesure du meilleur contremaître du port, aussi fort qu'un orque et plus teigneux qu'un rat enragé.

- Tout c'que vous voudrez M'sieur, j'le jure.

Lâchant l'oreille de l'affreux je me dirigeais vers l'établissement de la belle Emmestée. Le petit m'avait confirmé que Neisseria travaillait toujours dans l'une des maisons de passe les plus huppées de Klûne, vers laquelle je dirigeais mes pas.

La porte discrète était ornée d'une enseigne plus remarquable représentant une ratte allongée du dos dans une position provocante. La moitié de la jeune noblesse de la ville avait au moins une fois franchi le couloir orné de velours rouge pour arriver dans le salon d'accueil. Là trônait Emmestée, en robe de satin noir ne cachant de son anatomie que le strict mini-

Whitespirit



mum. Mais bien qu'encore assez belle à mon avis pour en remonter à plus d'une, la patronne ne montait plus depuis longtemps. Elle m'accueillait toujours avec un sourire mi-figue mi-raisin qui m'agaçait au plus haut point, comme si ma présence était à la fois surprenante et attendue.

- Mon détective préféré ! Cela faisait bien longtemps...

Je lui faisais la bise, serré contre sa poitrine généreuse. Emmestée était attentionnée avec ses filles, et sans pitié envers le client indélicat. Je l'avais sorti déjà de plusieurs embrouilles avec la milice, dont une affaire de chantage qui avait failli lui coûter son établissement. Depuis, elle me considérait presque comme son fils. Enfin, je ne sais pas non plus si elle aurait offert des

soirées gratuite à sa progéniture si elle en avait une.

Je lui expliquait succinctement qui je voulais voir. Justement Neisseria attendait avec les autres allongée dans les somptueux coussins du grand salon. Le temps de s'isoler et j'enrangeai quelques infos de plus.

- Alors mon chou, tu vient pour le petit Fluo ?

- J'aurais des raisons de te parler de lui ?

la fille eut une moue amusée.

- Il est toujours gentil et paye bien. Mais depuis quelque temps il est préoccupé, nerveux. Il croit que quelqu'un le suit. Il m'a même fait changer de chambre avec la petite nouvelle, Trachomatise, qui n'est là que depuis quelque semaines. Mais personne n'est jamais venu poser de question sur lui. J'espère qu'il n'a pas fait de grosse bêtise, je l'aime bien moi.

Neisseria jouait nonchalamment avec un des rubans de sa coiffe. Son attitude détachée m'irritait un peu. Sûr qu'elle l'aimait bien, cependant je n'obtiendrait rien de plus. Le gob avait été inquiet, méfiant. Et alors ? visiblement il n'avait pas fait de confidences sur l'oreiller.

Les autres filles ne m'apprirent rien de plus. Trachomatise était très jeune pour ce boulot, trop jeune à mon goût. Et beaucoup trop joyeuse. Klûne est une ville impitoyable pour les gobelins qui croient y trouver la richesse. Encore plus pour celles qui y cherchent le bonheur. Elle me faisait penser à ces gobs qui s'é-tourdissent pour oublier leur misère, leur joie est une façade fragile sur leur détresse.

Je passais chez Triol pour

recharger en skaille. Les courants d'air humides et le froid précoce ne me réussissaient pas vraiment, ce n'était pas le moment de manquer de remontant. Le jeune Lheuvi avait repris la distillerie familiale en améliorant l'ordinaire. Ses dernières trouvailles me plaisaient bien, en particulier le bonbour et le skaille. Il avait piqué ces recettes à des keltois qui passaient par là, en les adaptant à la sauce gobeline. Le résultat était costaud et réconfortant, de quoi tenir une filature toute une journée d'hiver. Il avait aussi un breuvage spécial, dont il refusait de donner la composition, mais qui, selon le commun adage, « aurait fait des trous dans du cuir de dragon ». Certains prétendaient qu'il s'agissait de produit pour nettoyer les armures akkylaniennes, d'autres que les nains s'en servaient pour graisser leurs machines infernales. En tout cas, Lheuvi lui avait donné son nom, et j'en achetai de quoi tenir une bonne semaine. Après mes petites emplettes, je passais dans quelques tavernes bien informées, pour en revenir bredouille. La nuit tombait et j'en avais marre. Je prenais un raccourci dans Ratlem, décidé à repasser au bureau puis me mettre au lit au plus vite. Plusieurs régiments étaient revenu dans la journée, et la plupart des trouffions erraient dans les rues entourés de la multitude de petits malins qui allaient les aider à dépenser leur solde. Cinerjje était rentré chez elle, ne me laissant aucun message. Pourtant quelque chose m'intriguait en ressortant dehors. Quelque chose d'anormal mais je n'arrivai pas à mettre le doigt dessus. C'est en refermant ma porte que je com-

pris. Des rats grouillaient à mes pieds, léchant quelque chose sur les murs.

La façade de la maison était barbouillée de sang séché.

Une manœuvre d'intimidation, classique, simple et directe. Et comme ce n'était pas l'affaire du rat de ma concierge que l'on voulait me faire

abandonner...J'envoyait un courrier au bureau milicien le plus proche. Le rat me revint aussi sec, accompagné d'une fin de non-recevoir. Ces messieurs n'allaient pas se déranger pour une plaisanterie de maraudeur de retour de manœuvre.

Quelque part cela me rassurait. Si on me menaçait, c'est que quelque chose restait à découvrir, et que l'on me pensait capable de réussir. Je ne prétend pas avoir fait de beaux rêve cette nuit là.

-3- Une clef et un poignard

Les mauvaises nouvelles arrivent toujours au petit matin. La nouvelle décoration de mon bureau ne m'avait pas empêché de dormir, mais la première page du Klûne Poste me fit bondir. Par Rat, j'étais passé à coté de quelque chose au Poussy Rat hier, mais quoi, bon sang ?? J'arrivais bien sûr après la bataille, L'agent Ouessonn était planté sous l'enseigne avec un grand sourire tandis qu'on emportait les restes de la petite

Trachomatise. La pauvre fille, finir dans un sac, aussi sordide que l'histoire de sa vie. L'article avait longuement décrit les circonstances atroces du décès, les flaques de sang, la victime éparpillée aux quatre coins de la chambre. Evidemment, personne n'avait rien vu, rien entendu, et comme par hasard le corps n'avait été découvert que longtemps après la mort. Je n'essayait même pas de rentrer par la grande porte. Je comptais bien que les deux benêts n'aient pas fait garder les nombreuses portes dérobées permettant aux clients de rentrer discrètement dans la maison.

Bingo. Je tombais immédiatement sur un nid de jeunes gobelines en pleurs, et j'isolais Chlamydia en premier. Entre deux sanglots je n'apprenais rien de plus, la nuit avait été chargée à cause du retour de l'armée

d'Izothop mais rien d'inhabituel n'avait été remarqué. Neisseria et Gonorrhoea me confirmèrent la chose. Emmestée, les yeux rougis mais digne faisait face aux questions molassones de Collonbe qui pensait plus aux plaisirs de la chair qu'un meurtre de la pauvre fille. En tout cas il était occupé pour l'instant. Je devais absolument entrer dans la chambre à l'étage mais deux molosses en encadraient la porte. - Ce n'est pas la peine d'essayer mon vieux, ils sont aussi ouvert à la discussion qu'une paire d'inquisiteur de mauvais poil. Un coup de chance, enfin. Je n'aurais pas à aller le traquer dans son journal, celui-là. Un grand gob venait de monter l'escalier derrière moi, suivi de Neisseria qui avait déjà oublié son chagrin et minaudait derrière lui. Khaine était un jeune goblin qualifié de beau par la gente

féminine, et il fallait avouer qu'il n'était pas mal le bougre. Juste assez ambitieux pour être tenace mais honnête dans l'ensemble. Et ce qui m'intéressait le plus, c'est que l'article de ce matin était de lui.

- Neisseria, trouve-nous un coin tranquille. J'ai à te parler, scribouillard.

Nous entrâmes dans un cabinet de toilette déserté. Ce matin, les filles seraient au chômage forcé de toute façon.

- Khaine....

- Tu connaît le tarif, cousin.

Donnant-donnant. Info pour info. Je soupirais. Et en plus il était de ma famille. Il y a des choses qu'on avait tendance à facilement oublier.

- Ecoute, je sais que c'est inutile, mais cette affaire est... dangereuse, plus que tu ne le croit.

- Et ? j'attend la suite.

Deux secondes pour décider quoi



dire et que cacher.

- Une disparition, un noble.

C'est le deuxième cadavre suite à cette...

- D'accord, reprenons ensemble : un gobelin non identifié pour l'instant et cette prostituée. Les deux meurtres se sont déroulés de la même façon, l'un dehors, l'autre ici, et à la même heure. Collonbe pense qu'il s'agit du même tueur, il pense à un orque. Le comble. L'inspecteur avait fait le rapprochement entre les deux. Ce n'est pas la difficulté de l'exercice mental qui était étonnante, mais son application ici. Cette nuit il y avait eu une dizaine d'autres tués, d'habitude la milice fermait les yeux, le nez et la bouche, ramassait les morceaux et passait à autre chose. Si la famille Ozohn avait joué double jeu avec moi et demandé aux autorités concernées de retrouver leur gamin, le moindre mur de la ville serait couvert d'avis de recherche et les journaux ne parleraient que de ça. Et Kaihne avait fait le même raisonnement. L'année dernière un magicien fou avait massacré plus d'une vingtaine de gobelins avant de se faire prendre par hasard en marchant sur la queue d'un rat géant dans la rue. Entre temps la milice n'avait pas levé le petit doigt pour enquêter.

- Et tu dis donc qu'un noble a disparu, et personne n'en sait rien. Qui ? Pourquoi toi ?

- Hemm, secret professionnel. Quelqu'un de la famille m'a demandé de le retrouver. Une histoire de succession est en jeu, et si cela se sait, on risque un bain de sang.

- La bain de sang, il est dans la chambre là-bas.

Le sentiment d'avoir les os

glacés m'envahi tandis que Kaihne me décrivait la scène.

- ... Et pour finir la pièce n'avait pas été fouillée. Voilà.

- C'est tout ? tu n'as rien trouvé de particulier ?

- Secret professionnel. Nous y étions.

- Bon. Tu n'écrit rien avant que je te le dise. tu es discret et tu m'envoie un rat courrier à la moindre info.

Je pensais pouvoir lui faire confiance. J'étais après tout un de ses meilleurs pourvoyeur de fait divers croustillant. Et puis, la famille c'est la famille, même éloignée.

- KlorofluoroCarbhone de la maison Ozhon. On ne l'a pas vu depuis une semaine. Le premier mort était son serviteur personnel. La petite sûrement pas sa gagnuse habituelle, mais elle utilisait la même chambre que cette dernière, les filles ne m'ont rien dit de plus. Aucun mobile, pas de rançon, que dalle. Trop malingre pour aller à la G.A.G., du moins dans les régiments les plus durs.

- Les frangins ?

- Pourquoi pas ? la mère dit que non, et il se sont pas manifestés.

- Les Fréhons ?

- Pareil. D'habitude les coqs chantent, haut et fort.

- Une mauvais rencontre ?

- Rien à la morgue, restent le fleuve et les marais... mais dans ce cas pourquoi le serviteur ? et de cette façon ?

- Si ce n'est pas une fugue... une fuite alors.

Vif et malin mon cousin. Nous en arrivions à la même conclusion.

- Oui, et quelqu'un le cherche.

Quelqu'un qui n'a pas peur d'employer des moyens spectaculaires.

Kaihne sorti un objet de sa poche. Noir, poli, de forme allongée. Je pensais immédiatement à une clef, mais d'une sorte que je n'avais jamais vu. La forme en était si étrange qu'elle dégageait une impression de malaise. J'avais déjà eu à peu près le même sentiment en touchant une gemme de ténèbres vide.

- C'était par terre, au milieu d'une flaque de sang. Contre le lit. Je ne sais pas ce que c'est. Et si c'est vraiment une clef, je ne veut pas connaître la serrure. Il laissa l'objet sur la table basse qui nous séparait.

- Autre chose, dans un tiroir à moitié ouvert, il y avait un petit poignard pour gobeline. La malheureuse n'a pas eu le temps de l'atteindre. Sur le manche il y avait la marque des Cortizhone. Je suis trop connu là-bas, mais toi, tu pourrais aller demander. Je touchais du bout des doigts la clef noire. J'étais moi aussi trop connu chez le Don, pour d'autres raisons pas forcément meilleures. Ni glorieuses.

- Et prend ce truc avec toi. J'ai un papier à faire pour se soir, je passe te voir demain.

Il se leva avec précipitation comme s'il voulait fuir le plus vite possible la présence de l'objet mystérieux. Kaihne se retourna avant de sortir, comme embarrassé.

- Une dernière chose. Cette « clef » était au milieu d'une flaque de sang, mais quand je la ramassais, il n'y avait rien dessus. Comme si le sang refusait de s'y coller.

-4- Visite à un vieil ami

Il y a des quartiers dans Klune considérés comme peu recommandables. D'autres sont dangereux. En dehors de toute tentative de classification, le Bronsque était un no gob's land qui faisait passer les bas-fonds de Cadwallon pour un camp de vacance pour gniard. En me racrochant au seul indice tangible à ma disposition, je pénétrai au cœur du territoire de Vyto Don Cortizhone, roi de la pègre. L'Empereur régnait tant bien que mal sur l'empire Gobelin, que d'aucun étendaient à l'ensemble du continent. Au cœur des marécages entourant la vieille ville de Klûne, le Don ne souffrait aucune limite à son autorité.

La pluie tombait maintenant comme un rideau et si j'avais l'estomac en train de faire des nœuds, ce n'était pas d'avoir le ventre vide. Le cadavre de cette pauvre fille m'avait bien coupé l'appétit pour une journée. La rue boueuse était vide en son centre, mais grouillait de vie dans les embrasures, les porches, les coins obscurs, où des milliers d'yeux regardaient, des centaines de voix murmuraient, tandis que les lames de poignards brillaient d'un éclat blafard. Je n'avait pas le temps de consulter les indices habituels, si Fluoro était encore vivant, cela ne serait pas pour longtemps. Surtout si Vyto était impliqué. Enfin j'arrivait devant le portail monumental du manoir Cortizhone, qui écrasait de sa masse les taudis voisins. Deux statues de rats borgnes piétinant

des cadavres de chats géants accueillaient les visiteurs. Et derrière moi je sentait déjà le souffle des assassins de Vyto. Je fit sonner les clochettes ? Une voix douce vint murmurer à mon oreille.

- Tu es mort.

Pétrifié je ne bougeait que les lèvres.

- Je viens voir mon oncle. Dites-lui que Kolth, son neveu, doit absolument le voir.

Une ombre passa devant moi. Je savais que cela devait marcher. Après tout il me devait encore quelques services.

L'individu était plus petit que moi, sa capuche cachant entièrement son visage.

- Je te connaît. Attend ici.

Deux minutes plus tard le portail s'entrouvrait et d'un geste on me faisait signe d'entrer. Je suivait mon assassin, toujours soigneusement dissimulé. Il ne fit pas plus attention que moi aux flaques d'eau que laissaient nos manteaux ruisselants sur un sol en marbre digne du palais de l'Empereur. Enfin nous entrâmes dans le salon principal. Un foyer gigantesque, des moquettes, des tapisseries, des fauteuils attirants, bref une ambiance chaleureuse gâchée uniquement par la présence d'un énorme troll qui écrasait une pile impressionnante de coussin et d'un gobelin mutant aux jambes démesurées. Parbal, le garde du corps de Vyto et Spido Don Jaunalomo, son neveu. Son vrai neveu. Parbal était vif comme un jeune rat et fort comme un troupeau de brontops. Spido pouvait battre n'importe qui à la course mais son intelligence limitée le cantonnait au rôle de messenger express, au grand dam de son oncle.

Vyto finissait de lire le Klune Soir d'hier.

- Alors, « neveu », je suppose que tu as une bonne raison de venir jouer ta peau chez moi. Il aurait été de très mauvais goût de rappeler au plus célèbre criminel de Klune ce qu'il me devait. Je n'avais qu'à espérer qu'il n'oublierai pas. Et jouer carte sur table. L'Oncle était aussi l'un des meilleurs joueurs de poker de la nation gob.

- Hier matin un gobelin a été tué à l'angle nord de la petite place du quartier de Matatanne. Est-ce que vous savez qui a fait le coup ??

Vyto avait levé un sourcil.

- Je ne suis pas un indic à ta solde, Kolth.

Le ton était devenu soudain très dangereux.

- Il a été mis en morceau. J'ai retrouvé des bouts de chair dans un rayon de 10 mètres. La milice soupçonne un troll d'une sauvagerie... J'ai entendu le nom de Parbal.

- Et...

J'avais quand même bluffé.

- Je suis sûr que ce n'est pas vous. Il s'agit d'une affaire que je ..

- Qui ?

- KlorofluoroCarbhon de la maison Ozhon. Il a disparu depuis plusieurs jour. Le cadavre est celui de son serviteur personnel. Surpris, Vyto tourna les yeux vers son neveu qui venait de sauter.

- Fluoro ? disparu ? je... nous étions au même cercle.

- Est-ce qu'il avait des dettes ?

- Non, il... il gagnait, il perdait. Un bon joueur. Jamais de triche. Et son serviteur...

L'oncle se retourna vers moi. J'avais atteint les limites de sa bonne humeur du soir.

- Au revoir petit privé.
Parbal n'avait pas bronché en entendant le lieu de la tuerie. De toute façon Vyto n'aurait pas agi comme cela. Mais si cette visite avait été ma plus stupide idée depuis 10 ans, elle avait eu au moins le mérite de confirmer cette hypothèse. Mais cette réaction de Spido... et puis après tout... je m'arrêtais sur le point de sortir de la pièce.

- Il y a aussi Trachomatise...

Là Spido fit plus que sursauter. Il s'étrangla littéralement avant de se lever.

J'avais touché juste. Trop juste. Le froid soudain de la lame sur ma gorge me le prouvait bien. L'assassin regarda le Don, prêt à m'égorger sur un frémissement de l'œil de son maître.

- Qui est Trachomatise mon neveu ?

- Une... une fille que je vois souvent, chez Molekhule, elle... est gentille.

Je sentit que Vyto venait de comprendre. Il dit deux mots à Parbal qui saisi avec une douceur incroyable les épaules de Spido pour le faire sortir de la pièce. Le mutant me regardait avec les yeux écarquillés, la bouche béante.

La porte se referma. Je déglutit avec peine, ma gorge raclant contre le fil de la lame.

Vyto leva la main et le poignard disparu.

- Elle est morte ?

- Oui Don Vyto. Comme le serviteur.

- Tu savais pour Spido ?

- J'avais des doutes.

Encore le bluff.

- Dans ce cas je te remercie de ne pas l'avoir dit. Je m'occuperais de lui. Et de cette affaire. Pars maintenant.

Le poignard disparu de la main de l'assassin, non sans que je n'aperçusse en un éclair la main fine et délicate qui le tenait, ainsi que le bas étroit d'un visage féminin dévoilé en un mouvement. Je pouvais me tromper mais... non, une gobeline, le tueur de Don Vyto était une gobeline ! D'un geste ferme elle me tira dans l'antichambre pour croiser les bras et ne plus bouger. Je devinait ses yeux brillants sous l'ombre du capuchon de sa cape. Les sentiments se bousculaient dans ma tête, soulagement d'être encore en vie, curiosité de savoir que elle était vraiment, confusion quant à ce que je venais d'apprendre.

Fluro fréquentait un cercle de jeu secret, n'y avait pas de dettes et la morte à la clef noire n'était pas sa maîtresse mais celle du neveu du Don. J'avais donné un coupe de pied dans un nid de guêpe. Des guêpes géantes des marais. L'espèce méchante comme une chaude-pisse de nain.

Bref, j'avais risqué ma peau pour pas grand chose, ne réussissant qu'à mettre en marche quelque chose que je ne maîtrisait pas. Sauf aussi que revoir Parbal m'avait conforté dans l'impossibilité physique pour lui de rentrer dans la chambre du Poussy Rat. J'avais mérité une bonne gorgée de skaille. Une bouteille entière même.



Les érudits de la
lune

(1ère partie)
par LEFAEL

les érudits de la lune

1. Vers le soleil de glace.

Sa main calleuse descendit le long de mon dos, effleurant avec douceur ma peau transpirante de désir. Mon visage au creux de son cou, je sentais son odeur musquée se mélanger au vent froid qui traversait la tente de part en part. Mmmh, il paraît qu'une première fois, c'est toujours un délice... J'adhérai de plus en plus à cette idée, sachant l'absurdité de ce puéril mais coquin raisonnement.

Lorsque de sa grande main griffue il engloba une de mes fesses rondes, je bloquai ma respiration. Ses ongles démesurés tournaient autour d'endroits toujours plus intimes de mon corps, et quand, me prenant en fourbe il amena sa main libre sur un de mes tétons turgescent et avide de caresses, je ne pus réprimer un petit cri de plaisir, serrant dans mes petites mains le doux pelage de son dos musculeux.

Il retira ses mains pour les poser sur mes hanches, puis me fit remonter sur la couche de peaux. Ce qu'il fit alors avec sa langue longue et délicieusement rugueuse me transporta au delà de mes attentes, m'arrachant plusieurs râle d'extase. La chaleur de son haleine enflammait mon bas ventre, accélérant encore la montée de mon désir. N'y tenant plus, je le pris par ses oreilles pointues et lui intima de se mettre sur le dos.

D'ici, on pouvait estimer que son corps massif, s'il s'était appuyer sur moi aurait largement eu de quoi me briser quelques cotes, aussi nous ne primes aucun risque en changeant ainsi de position.

Bien que nos pieds entrelacés fussent à la même hauteur, je dus lever haut les bras pour caresser le pelage soyeux de sa poitrine. Sentant sa dure virilité jouer contre mes seins, je m'abaissai et commença à l'embrasser amoureusement. Bien sûr, sa taille était d'autant plus impressionnante pour mes yeux (et ma bouche) de novice que l'afflux sanguin la magnifiait terriblement. C'est pourquoi je me surpris à l'accueillir entièrement entre mes lèvres distendues. J'interprétei les légers grognements comme l'expression de son intense plaisir. Quand respirer devint difficile je me dégageai et me vit alors portée délicatement par deux mains qui me tenait les hanches ; et j'atterris sur son ventre.

Je me cambrai alors pour recevoir en moi la pulsion amoureuse de mon amant loup. Le contact premier ne fut pas si brutal, mais force est de constater que nos différences anatomiques nous obligeaient à mesurer nos ardeurs. Je sentis une vive douleur, quelque chose en moi céda, tant physiquement que mentalement, et il fut en moi. Je jouis de toute mon âme puis me réveillai en sueur, l'onirique wolfen disparu de ma couche glacée.

En prenant un sommaire petit déjeuner en compagnie de quelques soldats, je repensai honteusement à mon rêve de cette nuit. Jusqu'à présent, je ne pensai pas que ma dévorante passion pour le peuple loup puisse prendre de telles proportions... et pourtant, ce rêve... On me parla et je sortis de ma torpeur.

« - Mademoiselle Relena ! » Lança le sergent de son habituel ton méprisant et hautain.

En plus de ne pas pouvoir l'encadrer, je retrouvais en cet homme d'armes tout ce que j'avais fui depuis tant d'année. Ma réponse fut teintée d'une ironie qui lui passerait sûrement à quelques centaines de coudées au dessus de sa grotesque tête.

« - Oui, cher sergent, vous avez enfin trouvé une piste qui ne nous mènera ailleurs qu'à une taverne aux allures de maison close ? »

Ses hommes pouffèrent à l'unisson, ce qui ne semblait pas vraiment du goût du sergent. Pourtant, à ma grande surprise, il ne releva pas et poursuivit pathétiquement :

« - Euh... Je crois qu'effectivement nos éclaireurs sont tombés sur un truc qui devrait vous intéresser. »

M'est avis qu'il voulait par là me faire comprendre à quel point il trouvait inutile notre expédition. Trois semaine que nous étions parti de Kallienne pour ces mornes plaines gelées et le moins que l'on pouvait dire, c'est que la tension entre moi, pauvre étudiante barhane en mission et lui, médiocre sergent barhan frustré et tyrannique était parfois palpable au possible.

« - Alors allons voir... » Lâchais-je d'un ton las.

La troupe se mit en marche nerveusement, visiblement peut confiante de se balader ainsi à la frontière d'un territoire wolfen. Malgré les indications de nos pisteurs qui, à mon grand dam avaient certifié l'absence de menace de ces prédateurs dans les environs, les conversations dans le campement tournaient toujours

autour de ça.

Après avoir marché une heure dans le vent mordant du nord, nous arrivâmes sur les lieux. “Un campement wolfen...” me soufflai-je à moi-même. Un feu éteint, un sac rempli de denrées diverses et variées, quelques pieux taillés, deux peaux nonchalamment étendues par terre... Autrement dit, un campement wolfen tout sauf abandonné.

Partie sur dérogation de l'académie avec le statut d'étudiante-chercheuse, j'avais monté cette expédition avec l'aide de mon maître le professeur Jemaïl. Pour m'accompagner, on avait mit à ma disposition un contingent de militaire mené par le détestable sergent Kerfalen. Le

supporter pendant tout ce temps et enfin aboutir aujourd'hui, devant ce pédant de la culture wolfen.

« - Alors elle est contente la petite demoiselle ? »

Je ne relevai même pas la tête pour gratifier le sergent d'un de mes regards noirs... J'étais bien trop occupée à examiner les lieux. Evidement, ce n'était qu'un habitat provisoire prévu pour une ou deux personnes. Enfin un ou deux wolfen. Je me sentais bien loin de mon vieux rêve de pénétrer un jour un village, ou assimilé, pour y puiser à la source cette immense recherche qu'est la connaissance. En fait, à l'université de Kallienne, il n'y avait pas vraiment de département qui s'occu-

paît de se qu'ils appelait la “sous culture” wolfen. Quant à moi, ils me fascinaient. Euh, enfin ce que j'avais pu lire d'eux me fascinait, ainsi que ce que j'extrapolais à partir de l'extraordinaire patchwork d'idée reçu et de simili rapport que l'on trouvait disséminés un peu partout sur Aarklash à propos de ces hommes loups mystérieux et asociaux.

J'entendis d'abord la corde claquer, la flèche siffler puis le hurlement. Un hurlement de douleur, de peine et de surprise. Je sentis mes poumons se glacer, tandis que je me relevais pour comprendre. Un soldat, un arc dans la main. Les autres, figés, fixant plus que de raison la lisière de la forêt. Puis je le vit. Un



grand wolfen au pelage gris sale sortit des fourrés pour tituber vers le centre du camp. Toujours en joue, il tentait, entre deux grimaces de douleurs, d'esquisser un vague sourire. Il articula une vague salutation barhane en tendant les mains vers moi, l'air suppliant. Il reçut une deuxième flèche avant de s'écrouler face contre terre. Cette dernière provenait de Kerfalen.

« Mais vous êtes complètement inconscient ! Criai-je en me précipitant vers la pauvre victime. Vous l'avez abattu comme une bête alors qu'il venait pacifiquement nous rencontrer. »

Passant ma main dans son pelage, je sentis sa poitrine se soulever faiblement. Il vivait, mais tout juste. Interdite, je fixais la réaction du sergent. Il renifla bruyamment.

« Pacifiquement ? C'est un wolfen, un prédateur je vous rappelle. Il constituait un danger certain pour vous et mes hommes, j'ai donc agi en conséquence. »

« Agi en conséquence ? Parce que dégommer ce pauvre bougre à bout portant alors qu'il nous arraisonnait les bras ouverts, vous trouvez que c'est agir en conséquence. Je vous rappelle que l'on est ici pour les étudier, pas pour les éradiquer. »

Je fulminais littéralement. A l'expression des autres soldats, je pense que ça se voyait.

« Vous êtes ici pour les étudier, moi je suis là pour vous protéger.



Si je considère qu'une de ses bêtes met votre vie en danger, je tire. Un point c'est tout. »

« Mais vous avez vraiment de la sauce blanche dans le crâne !!! Je concède que ses gros loups poilus puissent avoir des attitudes menaçantes, voir franchement effrayantes, mais celui-ci avait l'air justement enclin à discuter. J'espère pour vous que l'on va réussir à soigner ses blessures que

VOUS lui avez infligées. »

Cette dernière phrase sembla quelque peu surprendre mon cher sergent. Il s'approcha et me toisa. « Vous voulez dire qu'il n'est pas encore mort. Je m'en vais remédier à ça de manière définitive. Je n'ai aucune envie de m'encombrer d'un de ses machin. »

Il sortit une flèche de son carquois et l'encocha. Pour ma part,

j'étais bien trop interloqué pour réagir. Il banda. Je me précipitais alors pour m'interposer entre la flèche et le loup.

« Mais vous êtes fou ! Après ce que je viens de vous dire, vous êtes toujours prêt à l'abattre. Vous disiez devoir me protéger ? Alors allez-y, tirez ! Votre satanée flèche me transpercera facilement pour venir entamer la couenne déjà pas mal trouée de ce pauvre wolfen. »

« Je pense qu'elle a raison, mon sergent. Nous devrions peut être essayer le sauver, il nous en serait reconnaissant, ce qu'il le rendrait d'autant plus docile. »

C'était Kylian, le sous-officier qui nous faisait office de médecin, qui venait d'intervenir. Un soldat avec qui je m'entendais, sans doute à cause de son érudition particulière, relativement bien.

C'est drôle, je me souviens avoir vu à cet instant une courte lueur de réflexion dans les yeux de Krefalen. Il resta dubitatif encore un certain moment, puis baissa son arc.

« C'est bon, vous pouvez garder votre nounours... pour l'instant. »

Il s'éloigna à grands pas vers ses hommes en maugréant quelques acerbes paroles à mon attention. Je ne l'écoutai déjà plus, occuper à diagnostiquer les dégâts infligés au wolfen.

J'appelai Kylian et avec son aide, je retirai les projectiles du corps du loup, puis pansai ses blessures. Malgré la douleur certaine, il n'émergea pas de sa catalepsie de toute l'opération, ce qui était plutôt inquiétant. Tandis que nous montions la tente du médecin pour y loger notre convalescent, je remerciais Kylian.

« Merci de m'avoir suivi sur ce

coup. J'apprécie. »

« Bah, c'est normal. C'est un peu notre devise à nous, les médecins militaires... Je pense donc je suis. »

L'après midi, Kylian s'occupa de notre patient et, de mon côté, j'inspectai ce campement. J'appris que malgré sa taille, il était celui d'un unique individu, un individu qui certainement dormait actuellement sous la tente médicale. Je notai quelques découvertes sur mon carnet, mais pas de quoi en faire une thèse. L'excitation avait laissé place à la déception, la masse de renseignements offerts par ce site était bien maigre, ce qui n'allait pas plaire à Krefalen. Néanmoins, je gardai l'espoir d'en apprendre beaucoup plus de la bouche de ce wolfen que de quelques reliques. L'ethnologie, ce n'est pas de l'archéologie, mais ça les pontes de l'académie semblaient trop souvent l'oublier, cachés derrière leurs livres poussiéreux. Une fois le soir venu, je m'épargnai la présence du sergent en sautant directement à la case « lit douillet » toute relative en fait. J'avais le dos complètement détruit par cette saloperie d'étude de terrain, toujours plié en deux à gratter... pff. Le repos... Doucement glisser vers l'onirique domaine où tout n'est qu'ordre et beauté, luxe calme et volupté...

Finalement, l'onirique domaine, il me refusait méchamment l'accès à mes rêves érotiques. Et ses règles qui venaient toujours quand on leur demandait rien du tout. Décidément, les dieux, s'ils existent, avaient vraiment tout fait pour me pourrir ma journée jusque dans ma nuit. Je me levai donc, en quête de l'air

frais et salvateur des grandes plaines du nord. Un coup d'œil à la lune, Yllia la bien nommée, de ce que l'on en savait Mère des wolfens selon les légendes païennes, et je m'aperçus de la lueur venant de la tente de Kylian. Il veillait le loup. Sans même m'en rendre compte, je m'étais rapprochée, suffisamment pour entendre Kylian converser avec... Jamais entendu cette voix. N'y tenant plus, je grattai à la toile et le médecin vint m'ouvrir.

« - Relena, c'est vous ? Que faites vous levée à cette heure ? »

Sa sollicitude faisait plaisir. Je répondis à voix basse...

« - Je n'arrivais pas à dormir. Et puis il m'a semblé entendre des voix venant de cette tente... »

- Euh... Il parut quelque peu embarrassé... Je parlai avec notre ami réveillé depuis peu. Il va bien mieux, leur métabolisme est fantastiquement résistant et...

Pendant que Kylian débitait un discours hippocratique sur la guérison de son patient, je m'étais agenouillée au chevet de ce dernier. Ces grandes pattes poilues dépassant d'un bon mètre du brancard, sa respiration était sifflante mais régulière et la sueur qui trempait ses « cheveux » les faisait luire à la faible lueur du brasero. On l'aurait dit enduit de quelques cosmétiques capillaires à la dernière mode de Cadwallon. Inspirant profondément, je me lançai.

« - Wouudong bredarrnn »

Bonjour et bienvenue en wolfen s'il en croit les études de maître Erfidhan sur la langue wolfen.

Silence. Il ouvrit un œil, puis l'autre.

« - Bonjour ma douce dame »

Il avait répondu en bahran. En fait, Il me fallut un certain temps pour m'en rendre compte.

Petit à petit, alors que je me retournais lentement vers Kylian, l'idée qu'un wolfen des forêts du nord puisse parler notre langue, les implications quant à leur érudition, tout ça s'encastrait au fond de mon psyché, modifiant nombre d'informations, préalablement digérés, et qu'il fallait ressortir pour remâcher à la nouvelle sauce. Je dévisageai le médecin, il me sourit niaisement. « - Ca surprend hein ? »

Puis il s'esclaffa bruyamment. Je revenais à mon wolfen barhan.

« - Bon... bonjour... » Je me sentais ridicule. Je lui tendis la main, il l'a saisit de sa grosse patte griffue. Ce premier contact avait quelque chose d'électrique, de magique ; des images de scène inavouable directement tirées de mon rêve vinrent danser devant mes yeux. Je dus rougir, mais réussis à bredouiller un vague : « Je m'appelle Relena Jilran, enchantée. »

Il serra ma main, doucement, gentiment. Ses babines se retroussèrent, révélant de longs crocs blancs. Un sourire. Un sourire wolfen. Mon cœur battait la chamade tandis que mon regard se perdait dans la profondeur de ses yeux gris.

« Enchanté Relena. Je m'appelle Ambroise ».

Déception. Le premier wolfen que je rencontraï et il s'appelait bêtement Ambroise. Mais la passion me dévorait. La passion pour ces êtres magnifiques, majestueux et sauvages... libres. Je brûlais d'en savoir plus sur lui et sur la culture de son peuple, aussi m'empresais-je de le faire parler de lui. Et

il me raconta.

« - Je n'ai pas vraiment été élevé comme un wolfen, vous savez... Tout petit, je fus recueilli par un shaman keltois. Je m'étais crut abandonné et en ai furieusement voulu à mes parents pendant toute ma prime enfance. Mon précepteur m'enseignait les langues, ainsi que la vôtre, nos voisins des baronnies, ainsi que tous ce qu'un bon keltois doit connaître. Initié à la culture des plaines, je reçus un autre nom que mon nom d'enfance. Lors de la cérémonie de majorité, le shaman, mon père adoptif, me donna le nom d'Ambroise. J'oubliai alors peu à peu mon nom wolfen, le gardant pour un éventuel retour parmi les miens. J'appris ce jour là que j'étais la moitié d'un programme d'échange entre une meute wolfen excentrique et ce village keltois. Dans le but d'en apprendre toujours plus sur les peuples de ce monde, cette meute avait contacté mon futur tuteur et lui avait proposé d'élever un enfant loup en échange de quoi eux éduqueraient selon leurs rites un enfant du village. Finalement et sans trop me demandé mon avis, je fut choisi par ma meute et suivit le shaman en Avagddu. Je ne suis finalement qu'un keltois à fourrure, je n'est jamais vraiment réintégré la culture wolfen, elle me faisait trop horreur. Les loups de ma meute avaient beau être des originaux, ils n'en restaient pas moins bestiaux et obtus, voire stupides et bornés. Lorsqu'ils me récupérèrent, ils massacrèrent devant moi le jeune keltois qu'ils avaient jadis chéri comme leur enfant. « Il n'est pas bon de laisser à d'autres les enseignements de nos vies, ils deviendraient des menaces pour notre peuples, tel est la loi du

chasseur. » Voilà ce que me dit le shaman wolfen de ma tribu. Après avoir massacrer la délégation d'Avagddu, dont ma seule famille : le shaman Ellyos, nous repartîmes vers les tréfonds de Diisha. Devant mes larmes, mes véritables parents crurent bon d'ajouter « Un jour, toi aussi tu y prendras goût... ». La nuit tomber, je m'enfuis pour ne jamais revenir. Depuis, mes rares rencontres ne me nomment plus qu'Ambroise. »

Je le pensai épuisé par son long discours, je m'attendais donc à se qu'il se rendorment, retombant dans les bras d'une Morphée accueillante et revigorante. Mais, à ma surprise, il sortit de sous le drap son autre bras, amena à son visage sombre sa grosse main griffue afin de, timidement, essuyer les quelques larmes qui perlaient au bord de ses yeux gris. Un reniflement et il tenta de se lever. Il grogna de douleur et s'accrocha à moi, déchirant la pauvre manche de ma chemise ; ce gros lourdaud m'avait littéralement ruiné le bras. M'estimant moins meurtrie que lui, je lui demandai :

« - Vous avez besoin d'aide ? » Un nouveaux grincement de canine et il abdiqua devant la souffrance causé par nos flèches. « - J'aimerai... s'il vous plait... voir Yllia... »

Secondée par Kylian, j'aidai Ambroise à sortir de la tente. Puis le médecin nous laissa seuls, préférant dormir tant qu'il faisait encore nuit. Le moins que l'on puisse dire sur les nuits en Diisha, c'est qu'elles sont sacrément fraîches. Moi et ma pauvre chemise de nuit déchirée... Notez que ça ne servait à rien de fantas-

mer, elle était déchiré à l'avant bras... vraiment pas de quoi émoustiller même un puceau de Daneran. Donc, je frissonnai et claquait des dents plutôt violemment, ce qui n'arrangeait pas mon élocution. Je surpris le regard navré du loup, comme désolé de ne pas pouvoir me faire profiter de sa fourrure. Pourtant, le sommeil nous fuyant toujours, nous discutâmes jusqu'au petit matin.

« - J'aimerais comprendre pourquoi vous êtes intervenu. Cet homme, celui qui voulait m'abattre, semblait bien avoir l'autorité

nécessaire pour ce passer de votre jugement. Hormis le fait que vous ne paraissiez ne pas le porté dans votre cœur, il doit bien y avoir une raison pour laquelle je vous doive la vie, je me trompe ? »

J'avalai ma salive. Allai-je devoir lui dire que mon intéressement était finalement professionnelle, qu'il n'était pour moi qu'un sujet d'étude. Disons que je le redoutai, mais qu'il était évident qu'il allait finir par le savoir. Le tout était de lui présenter la chose. Pas simple...

« - Tout s'est un peu passé rapide-

ment, voyez-vous. J'inspectais votre campement pour recueillir quelques informations sur la culture wolfen. Je ne suis qu'une pauvre étudiante barhane préparant une thèse parmi d'autre... A cela près que quand certain se passionnent pour la réaction soude/cendre en milieu aqueux, moi j'ai choisi d'étudier le peuple loup. Grâce à l'aide d'un maître influent, j'ai monté cette petite expédition nordique dont le sergent Kerfalen est sensé être le chef dans le but de rencontré, ou au pire d'espionner, une meute wolfen. Malgré toutes les histoires entendues durant notre périple, je restais résolue à privilégier la diplomatie, armée de seulement quelques rudiments linguistiques et de reste d'encyclopédies antiques, tandis que, plus l'on avançait et plus Kerfalen s'armait de prudence et de méfiance. J'en étais consternée. Enfin, je t'ai aperçu nous tendant les mains en signe de salut, un sourire ridicule aux babines. Tu incarnait tout ce que j'espérais de ce voyage, alors que pour Kerfalen, tu n'était que le prédateur qu'il craignait, sa haine alimenté par ce long voyage trouvait en toi un parfait exécutoire sur lequel il se rua sans réfléchir. Est-ce pour sauver l'être, ou pour préserver la source d'un savoir convoité que je me suis interposé entre cette troisième flèche et cette boule de poil sanglante et gémissante à terre... Je ne sais pas... Pas encore. »

Sans m'en rendre compte, j'avais fini par le tutoyer... Peut être était-ce passé inaperçu, mais j'en doutai... Qu'allait-il penser ?

Il ne répondit pas. Son regard semblait se perdre dans les rares étoiles survivantes de cette



aube naissante. Un vent léger se leva, faisant voler les pans lâches de ma chemise de nuit, offrant aux rides morsures du froid ma peau fine. Un frisson me parcouru tandis que je tentais de cacher mes modestes formes des yeux perçants du wolfen. Il se tourna néanmoins vers moi pour me murmurer.

« - Vous avez froid ? »

Sa gueule si près de ma petite tête pleine d'idéaux pacifistes me fit quand même réfléchir. Mais pourtant, il semblait, malgré une impressionnante rangée de dents acérées, si doux et attentionné. Tirillée entre désir et peur, je ne pus qu'acquiescer bêtement en dodelinant du crâne.

Il passa sa main autour de mes épaules et m'attira à lui. Je me blottis contre sa douce fourrure, trouvant ainsi une tendre chaleur pour revigorer mon âme et mon corps. Force est d'avouer que l'odeur, un mélange de sang et de teckel mouillé, était quelque peu particulière, mais entamait à peine le romantisme de la situation.

Nous admirâmes ensemble le couché d'Yllia. Le soleil de glace s'enfonçait lentement dans l'horizon avide.

Les érudits de la lune. 2. Vers le fruit défendu.

- J'aimerais...

- J'aimerais...

Oulah... On avait tout les deux commencé en même temps. Je fis signe à Ambroise de continuer, mais il insista pour que ce soit moi qui m'exprime en première. Je me lançai donc.

« - J'aimerais que tu me parle de

ta culture (nous avons décidé de nous tutoyer pour simplifier nos rapports). J'aimerais qu'ensemble, nous retournions en Alahan pour que je puisse... enfin que nous puissions... t'étudier... enfin non ! que nous construisions ensemble une base solide à l'étude de la culture wolfen. Ensemble nous écrivions plus que tout ce que l'on trouve déjà à la grande bibliothèque de Kallienne, nous magnifierons un chapitre entier de l'ethnologie moderne. J'aimerais que tu fasse tout ça, pour moi, pour faire reculer les limites du savoir. »

Plus j'avançai avec lui et plus je me dégoûtais. Je me donnai l'impression d'une mégère avide et dominatrice. Comment pouvais-je lui proposer ça ? Devenir mon sujet d'étude, mon cobaye, mon animal de foire que j'exhiberai devant mes maître comme un trophée prouvant ma victoire inéluctable sur leur cynisme. Vraiment je n'étais pas fière de moi, et je me sentais si petite à coté de lui. Devant nous se levait lentement Lahn, et son regard clair se perdait dans les rayons de l'astre. Mon astre. Le sien venait de tomber dans les méandres de l'horizon, déchéance d'une nuit trop courte. Lahn et Yllia ne se rencontraient que très rarement, mais lorsque le cas se présentait, n'était-ce pas la lune qui étendait sa noirceur sur les plaines de soleil. J'attendais sagement le jugement de la lune, moi le petit soleil blottit contre elle.

« - J'aimerais venir avec toi »

Il avait lâché ses paroles d'un souffle. S'il espérait me voir répondre, m'étonner de ce choix, il se trompait, je tenais à ma fierté tout de même. Pourtant étonnée je l'étais. Mais sagement je me taisais, le laissant se justifier.

« - J'aimerais retourner à la civilisation. La forêt n'est pas pour moi, trop sauvage, trop crue. Je ne veux pas de la sauvagerie et de la bestialité, je n'ai pas été élevé comme ça. Je voudrais apprendre à lire, à écrire, voir toutes ses merveilles du royaume lion que me contait mon père. Ici je suis un faible solitaire sans talent, je ne suis même pas fort ou massif pour un wolfen, je suis plutôt chétif. J'ai pourtant été habitué à compter sur ma force puisque de mes amis j'étais le plus grand, le plus puissant. Aujourd'hui je ne suis pas grand-chose. Deux ans m'on suffit pour me rendre compte de mon erreur. Diisha ne m'apportera plus rien, il me faut partir. Je te donnerai ce que tu veux si tu me faisais découvrir les plaisirs de ton pays. »

Je sentis une couverture se poser sur mes épaules. Surprise, je me retournai. C'était Kylian qui venait aux nouvelles, du café à la main. Il nous tendit à chacun une tasse d'étain encore fumante. Je me brûlai quelque peu les doigts aussi m'empressai-je de la déposer au sol. Je remerciai Kylian de la tête et le regarda s'éloigner en direction des autres soldats. Ambroise but son café en silence, savourant ce « breuvage civilisé » comme il l'appelait. Chacun rumina tel le minotaure moyen les paroles de l'autre. Ensemble. Nous allions partir ensemble et déjà mon cœur s'emballait. J'avais tant de chose à vivre, à apprendre rectifiai-je mentalement, avec ce gros loup poilu. Jamais depuis qu'il m'avait souris je n'avait vu en lui la bête féroce. Mais je n'étais pas dupe. Les autres ne verront en lui qu'un être bestiale et dépravé, à demi sauvage. Qu'allait dire ce sinistre

imbécile de sergent. Je me voyais déjà argumenter âprement avec ce crâne à demi vide (donc à demi plein il faut le reconnaître). Encore endormi et il avait réussi à me gâcher mon petit déjeuner, celui là.

Il ne nous fallut qu'une demi-heure pour lever le camp. Tandis que nous remballions tentes et lits dans notre charrette de location, Ambroise ramassait son propre matériel, sa tente dans son sac avec ses vivres. Quand je lui proposais de poser ce dernier dans notre véhicule, il ricana devant notre faiblesse, récoltant au passage un regard noir de ma part. Je dus répondre une imbécillité proche de « mais c'est aussi ça la civilisation ».

En fait, il fut beaucoup moins difficile de convaincre Kerfalen que je ne l'avait crains. Il suffit de lui faire miroiter l'espoir d'un retour rapide et sans histoire dans notre pays tempéré pour qu'il accepte de « s'encombrer » du wolfen le temps du voyage. Nous décidâmes donc de longer la frontière naine jusqu'au fleuve des dieux. Nous descendrions ce dernier jusqu'à la plaine des Larmes, où nous prendrions le même navire qu'à l'allée, cette fois en direction de Luishana.

Je dormis seul dans ma tente ce soir là. Après une journée entière à discuter avec moi, Ambroise préféra dormir avec Kylian dans la tante médicale, largement assez grande pour un homme et un wolfen. Cette configuration se répéta les onze jours suivants, jusqu'à que, sous la relative pression de la troupe, le sergent nous concède une nuit à l'auberge. Nous atteignîmes un

village nain au nom imprononçable vers le début de la soirée. La méfiance légendaire des nains n'étant pas exagérée, nous dûmes faire trois auberge avant d'être enfin acceptés « pour la nuit seulement, je veut pas d'histoire » nous lâcha le propriétaire. Nous garâmes notre charrette dans la petite écurie, entre deux espèces de cochons de monte, puis entrâmes dans la bâtisse.

Traversant l'auberge sous les regards hostiles, nous nous dirigeâmes vers la plus grande table de la salle. Je m'assis en bout, face à Ambroise, et commandai un potage pas trop gras. Le wolfen attirait bien évidemment tous les regards, tant à cause de sa taille que pour sa présence incongrue au milieu de notre équipée, ce qui nous laissait assez peu d'intimité. Kerfalen beuglait à grand bruit depuis l'autre bout de la salle, levant sa pinte au succès de cette mission et à son avancement prochain. Heureux de voir leur sergent relâcher pour un temps la discipline militaire, les soldats ne se privèrent pas de l'accompagner dans ses élucubrations grotesques. Ainsi fusèrent tout au long de la soirée des « à Ambroise ! » « à la petite (c'était moi) » et « au sergent ».

Désireux de se retirer dans sa chambre, Ambroise me salua et monta à l'étage, se pliant en deux sous la faible altitude des poutres. Il dû même ramper pour monter l'escalier, ce qui amusa beaucoup les nains environnants. Je restai donc seul, à discuter avec les éclaireurs de la route à suivre la plus judicieuse afin de ne pas exposer notre hôte loup aux quelques désagréments de

cette contrée. Au bout de la deuxième bière me prit l'envie de m'affaler sur un matelas moelleux pour ne plus penser qu'au repos.

Je montai vers ma chambre en titubant, le couloir qui s'étendait devant moi roulait comme une coursive de trois mats, ralentissant quelques peu ma démarche. J'arrivai enfin devant ma porte, où je m'arrêtai net. A coté se trouvait celle d'Ambroise. Je fixai cette porte-là, maintenant totalement désintéressée de la mienne. Lui en tant qu'hôte et moi que seule femme de notre groupe, nous avions chacun reçu une chambre individuelle tandis que les hommes couchaient dans un grand dortoir, tous ensemble. Ce qui avouons le les arrangeait bien puisqu'apparemment aucun d'eux ne semblait enjoué à l'idée de dormir dans la même pièce que le wolfen. Pour ma part, je tenais à un minimum d'intimité. A présent devant la porte d'Ambroise, la main sur la poignée, toutes sorte de chose me traversait l'esprit. Certaine prude et avouable, d'autre plus perverse, directement sortit des étrange rêves que je faisais ces temps-ci. Cédant à la prudence et à la pondération qui faisait la fierté des universitaires barhanes, je renonçais à mon projet fou et reparti me couché dans ma chambre.

Je me dévêtis et, contemplant mon corps nu devant le miroir « demi-taille », je soupirai. Un jour peut-être un homme aussi admirerai ce corps gracile, un jour ces courbes seront-elle le jeu des caresses d'un amant attentionné. Mais jusqu'à présent, il était restait ma seule propriété,

mon intégrité, et voilà que brûlant et désireux, il appelait à la passion, à l'amour. Foutues hormones, qui croient nous contrôler sur quelques réactions chimiques. La volonté. Voilà la vraie force. C'était en tout cas ce que je me répétais en me glissant sous mes draps frais, dans ce lit à peine trop petit pour moi. La lune découpait les motifs de la fenêtre sur le sol, je tentai de m'assoupir, m'offrant aux bras accueillant d'un doux sommeil.

Malgré mon ivresse, je ne pus m'endormir. Lasse de voir défiler dans ma tête de stupides ovidés, je décidai de me relever. Le domaine onirique me rejetait, me laissant seul et désœuvrée devant ses portes infranchissables... et toujours ces hormones qui me travaillaient !! Je m'accoudai donc à la fenêtre afin de profiter de la fraîcheur de la nuit

et m'aérer un peu les esprits. Yllia, à demi pleine, baignai mon visage d'une blafarde lueur, il me semblait presque sentir ses rayons apaiser mes tourments. Mais on raconte que le soleil de glace ne donne pas sans prendre. Aussi ne fus-je pas surpris de ressentir les frissons du désir parcourir mon épiderme déjà mise à mal par le vent nordique. Je m'écartai alors de l'embrasement de cette fenêtre, reculant jusqu'à heurter la porte. La porte qui donnait sur... Après tout, pourquoi pas ?

Précautionneusement, j'ouvris ma porte grinçante, tentant d'en tirer le moins de bruit possible, puis la refermai de la même manière. Une fois dehors, l'autre porte m'invitait. Je posai la main sur sa poignée une seconde fois, et attendis. Pas un

bruit. Que faire ? Frapper ? Pas pour tout le savoir du monde. Entrer ? Encore moins. « Dilemme kyllionnien » me dis-je. Je me décidai et frappai si peu fort que le heurt de ma main sur le bois n'émit pas le moindre son, je m'empressai alors d'ouvrir en panique. Je vis alors Ambroise, vêtu d'un seul pagne, étendu par terre, sur ses couvertures de peau, le visage illuminé par la lune. Il avait rejeté le lit nain contre le mur, ouvert la fenêtre et enlevé ses pansements bientôt inutiles. J'observai sa poitrine se soulever et s'abaisser lentement, au rythme hypnotique de ses respirations. Je refermai sa porte et m'approchai doucement de lui. Agenouillée auprès du wolfen, je sentais mon sang pulser, mes temps battent à coups sourds. Je le dévisageai. Il n'était pas vraiment beau, bien sûr ; mais mon échantillon de comparaison pour la classe louve masculine était vraiment restreint. Pourtant, le charme agissait. La légère brise faisait onduler son pelage argenté. J'étais là, mon regard posé sur une créature réputée sanguinaire, brutale, et rien n'aurait pu me faire détourner les yeux de tant de beauté. Rien excepté ça. Ce boulet avait brisé ce pur moment de fantasme en ouvrant nonchalamment des yeux gris mi-surpris mi-endormis. Je tentai de me lever précipitamment, mais il me reteint en douceur, d'un geste agile et calculé. Je ne pouvais alors me dérober à son regard. Il voulut parler, sans doute exprimer quelconques sentiments pour se justifier ou pour me demander justification, mais je lui fermais sa gueule de ma petite main. Il ne tenta plus de l'ouvrir, mais me fixa d'un drôle de regard, à mi chemin entre de l'in-



terrogation et de la passion.

Je voulais le faire. Je voulais satisfaire mon ardent désir et ce malgré toutes les conventions qui inhibaient notre société moralement conservatrice et scientifiquement obscurantiste. Bien sûr, un petit de coin de mon esprit continuait de jouer la petite fille prude et outré, mais je faisais de mon mieux pour ne pas l'écouter. Avec un wolfen ? Bon d'accord, celui-ci était très spécial, particulièrement gentil, mais tout de même. Et pourtant je passai par-dessus mes épaules ma chemise de nuit, révélant à la douce lueur de l'astre autant qu'à ses yeux une petite et ferme poitrine. Pas que j'en sois fière mais il paraît que ça excite les mâles de tout race, donc... Il amena sa grosse main griffue à hauteur de mon sein gauche, et je frissonnai au contact de ses doux coussinets sur ma peau. Tandis qu'entre ses doigts roulait mon téton durci, je m'appuyais de mes deux mains sur sa poitrine et me cambrai en murmurant des mots doux. Il vint me lécher un sein de sa longue langue râpeuse, donnant de temps en temps de petits coups de dents dans ma petite poitrine histoire de m'entendre émettre ce petit de cri de vierge effarouchée dont j'avais tellement honte. Cette nuit j'abhorrais mon état de pucelle autant qu'un bahran abhorre la baronnie maudite ; cette nuit je voulais être l'amante parfaite... pas simple, à vrai dire. Quand il eut fini d'inonder mon corps de sa salive, je plongeai mon regard dans le sien et y vit du désir. De l'Amour ? Ma pauvre tu est trop candide, il veut juste te posséder voyons... pourtant...

Il prit mon visage entre ces mains, doucement, puis me rapprocha de lui. Un baiser ? Je fermai les yeux autant pour le romantisme que pour ne pas voir les énormes canines si près de mes joues roses. Puis, comme une délivrance à trop d'émotions refoulées, nos bouches se joignirent avec toute la passion dont seraient capable des amants adultères. Ses lèvres, ses babines ?, étaient relativement douces, légèrement salés et délicieusement animales ; elles s'ouvrirent pour laisser la longue langue dont elle sont les gardiennes venir jusque dans mon propres sanctuaires s'unir à la mienne. Je goûtai pour la première fois les baisers passionnés d'un wolfen. Des baisers sauvages, au goût discutable mais à la ferveur effective, qui m'enflammait bien plus que je ne l'aurai cru. Ses mains parcouraient maintenant mon dos, s'attardant sur la rondeur de mes fesses, tandis que de mon côté je m'efforçais de respirer.

Je sentis alors le tissu rêche de son pagne se tendre contre le bas de mon dos, sans doute sous l'impulsion compréhensible de son désir. Nos bouches s'éloignaient, nos corps se rapprochaient et mes mains s'empêtraient dans les attaches de son habit ; une fois la pièce retirée par mes soins, sa virilité libérée de toute entrave vint se plaquer à mon dos, frottant coquinement entre mes fesses. Une de mes mains, je ne me rappelle plus très bien laquelle en fait, se chargeait de descendre vers la sexualité imposante de mon partenaire, et se mettre à la parcourir de façon chaotique et désordonnée. Tout en faisant ainsi naître quelques râles de plaisir flatteur chez

Ambroise, Je tâtai, j'évaluai, j'estimai. Un bref calcul rationnel, une pensée pour mes lointains cours de sexualité et un résultat évident : douteuse compatibilité. En admettant que la passion nous pousse vers la cueillette finale du fruit interdit, cela allait être sûrement douloureux pour le plus petit d'entre nous. Aussi pris-je les devants en lui susurrant d'une voix qui se voulait sensuelle : « J'ai sommeil ». Le mensonge eut l'air de passé, puisque mon beau loup, non sans émettre un soupir de mécontentement, s'allongea de nouveau sur le dos, laissant ses mains quitter ma peau pour ne plus reposer que sur celle nous servant de lit. Tel le goujat moyen, il s'endormit dans les cinq minutes qui suivirent, me laissant seule avec mes regrets et mes chimères. Vautrée sur lui, nue comme la dernière des servantes pourpres, je savourais le contact de son pelage soyeux sur mon ventre, ma poitrine, mon sexe. Jamais même dans mes rêves de petites filles les plus fous je n'avait rêvé d'un aussi gros nounours, et ce soir là je m'endormait sur lui, bercer par le doux rythme de sa respiration.

Lorsque j'ouvris les yeux, j'étais retournée dans mon lit. Après avoir dormi d'un sommeil sans rêves, je me réveillai bien loin d'Ambroise. Il avait sûrement préféré me ramener pour ne pas éveiller d'inutiles soupçons propres aux ragots les plus bas. Mes paupières de plomb, mes cheveux en batailles, mes jambes lourdes, mon bas ventre douloureux, autant de paramètres m'intimant vivement de rester dans ce lit moelleux à larver comme seules savent le faire des étudiantes aux lendemains de

beuveries. M'étonnant moi-même, je décidai de repousser les draps et de me lever en vu d'enfiler une tenue descente pour le petit déjeuner.

Finalement, du déjeuner je n'eus que le fumet. J'avais dormi bien plus que je ne le pensais, aussi nous nous miment en route aussitôt après ma descente. Il pleuvait dehors, pas de chance. Une fois la bâche posée sur notre charrette, nous partîmes en directions du fleuve des dieux par les chemins de pierres naines. Marchant côte à côte, Ambroise et moi laissâmes un lourd silence s'installer petit à petit. Aucun de nous deux n'évoqua les événements de cette nuit, parlant seulement banalités et conventions. Mais dans ma tête passaient et repassaient les images de ce moment magique et émouvant. Je me revoyais, un peu honteuse, lui faire de lubriques avances, moi qui étais d'habitude si pudique. Je ne le regrettais pas, mais n'en étais pas fière non plus.

Cela ne faisait pas plus de trois heures que nous marchions quand nous atteignîmes la rive. J'avais froid, j'avais faim, j'étais fatiguée, j'étais pathétique. Le reste de la troupe semblait s'amuser de cette petite promenade sous l'ondée diluvienne. Et dire que je les méprisais pour leur soi-disant inculture. Pas gratifiant d'être un cérébral dans ce bas monde... et encore moi une. Les éclaireurs partirent sécuriser le périmètre durant les opérations de chargement. Nous allâmes récupérer nos embarcations de fortune cachées dans les fourrés environnants. Heureusement, elles y étaient encore, bien conservées après trois semaines à

prendre l'eau du ciel. Pendant qu'une partie s'occupait de mettre en place la charrette et ses bœufs sur la grande barque à fond plat, le reste de la troupe réparait les quelques inévitables dommages et testait la flottabilité des petites barques. Cela nous prit la journée pour tout mettre en place, ainsi dûmes-nous mettre le tout à l'eau assez tard dans la soirée, pour finalement remonter quelques heures plus tard sur la berge opposée faute de visibilité. Les tentes montées et les tours de gardes distribués, je m'affalai sur ma couche comme une bienheureuse, prête à tomber dans un sommeil de plomb. Alors que mes paupières de refermaient sur mes yeux douloureux, j'entendis qu'on grattait à la toile de ma tente. Grognant un vague « mouaisentrécétouvert », j'allai même jusqu'à sortir ma petite tête de dessous la chaude couverture pour accueillir du regard mon visiteur. Lorsque ce dernier passa devant les braseros, il révéla une impressionnante stature.

Ambroise me fixait de ses yeux gris, l'air un peu désolé. Moi je lui lançais un regard noir, furieuse de cette journée passée à nous faire la gueule, à bouder comme de petits enfants qu'on aurait pris à se chamailler. Ridicules. Sans doute pour m'éviter un torticolis, il s'agenouilla à mon chevet et, après un sourd grognement pouvant s'apparenter chez lui à un raclement de gorge, il murmura : « - Je suis désolé. J'ai été puéril ce matin et borné cette après-midi, laisse... laisse moi être doux ce soir. » Il manquait pas d'air, tient ! Bien sûr la proposition était vraiment tentante, mais ma mère m'avait

dit qu'il ne fallait leur céder trop facilement. Hier soir je m'étais laissé dominé par mes pulsions, ce soir je serais forte... ou pas et alors je prendrai un plaisir divin. Que choisir... pas simple... Aller, va pour la dignité.

« - Non. Pas ce soir. Je suis fatigué et j'ai mal au crâne. » Je n'avais jamais pensé avoir à sortir cette excuse si éculée aussi tôt dans ma courte vie. J'aimais ce loup, enfin je crois, et je venais de me refuser à lui, j'en étais à la fois fier et attristée. Pour appuyer mes paroles, je me retournais dans ma couche, lui tournant ainsi le dos. Les yeux fixés sur son ombre, projetée par la faible lumière du brasero, je n'attendais qu'une chose. Qu'il me touche, qu'il tende timidement sa main vers mon corps avide d'amour ; une caresse et je fondais dans ses bras. Mais non... Cette andouille se leva et partit, penaud. Vraiment, les hommes, quelque soit leur race, ne comprennent rien aux femmes...

Je fermais les yeux et me laissais aller aux bruits environnants. Ambroise repoussant la tenture pour sortir, les discussions étouffées des soldats, le crépitement des braseros, le souffle du vent sur la toile, le cri d'un homme qu'on trucidait... Hein ? Quoi ? Un hurlement horrible venant d'un de nos gardes venait de déchirer le silence de la nuit. Je me précipitai dehors, regrettant de n'être vêtue que de ma chemise de nuit. Tout le monde courrait dehors ; l'alerte donnée, chacun semblait se précipiter vers ses armes pour se préparer au combat. Nos adversaires apparaissaient à la lueur des feux entourant le camp, se jetant sauvagement sur les pauvres soldats en pyjama

venus prêter mains fortes à ceux de quart. Déjà les détonations des pistolets à percussion retentissaient par-dessus le brouhaha des combats. Kerfalen hurlait des ordres stupides et inutiles, ne faisant que révéler sa position à nos sombres ennemis. Je ne le voyais pas, mais l'entendait se battre à quelques mètres de moi, ce qui avait quelque chose de frustrant, le combat nocturne n'était pas notre spécialité mais pouvait tourner à notre avantage. Mes amis, me protégeant d'un cercle, combattaient dos au camp, aussi tentai-je de leur apporter lumière éclairantes pour eux, aveuglantes pour leur ennemis. Pour cela, j'utilisai un brasero afin de mettre le feu à ma tente. L'embrasement fut immédiat et la furieuse combustion de la toile illumina le petit champ de bataille, basculant pour un temps le combat à notre avantage.

Je vis alors Ambroise, à quelques pas de Kerfalen, se battant contre trois sombres barbares, des êtres répugnants couverts de stigmates et habillés de peaux ensanglantées. Il en décapita un d'un violent coup de griffe, tandis que de l'autre main il maniait avec souplesse une courte épée barhane, agrémentant ses touches de grognements bestiaux. Il était redevenu le parfait tueur, laissant transparaître à mes yeux avides sa nature refoulée, la sauvagerie propre à sa race qu'il avait tant reniée. Je notait chacun de ses gestes mentalement, prête à coucher le tout sur mon carnet de note... mon carnet... dans ma malle... dans la tente... haaaarg... Quelle stupidité n'avais-je pas commise !!!

Je me retournai, prête à voir l'horreur de mes affaires devenues cendres et fumées. Mais seule la toile et le matelas semblait en proie aux dévastatrices flemmes. Malgré la chaleur, je me précipitai vers l'intérieur pour y tirer ma valise. Heureusement, elle était intacte... Après m'être brûlée le pied sur une braise, je sortais de cette fournaise pour revenir à l'horreur des combats. Plusieurs des nôtres gisaient morts ou blessés, brisant le cercle, mais impressionnant était le tas de corps sombres amoncelés autour d'Ambroise et de Kerfalen.

Trop occupée à admirer mon amour transformé en hachoir à viande, je ne vis pas mon agresseur arriver par derrière. En un instant, il me maîtrisa, me ceintura d'un bras puissant, tandis que son autre main m'empêchait de crier ma peur. Sombres était ses fourrures et douteuses ses intentions. Profitant de ce que mon feu de joie s'essoufflait, il m'emporta à l'écart, sous couvert de la nuit d'encre. Il me coucha à terre, une main toujours plaquée sur mes lèvres. A mon grand dam, il commença à soulever mon seul habit, parcourant de sa main calleuse mes parties les plus intimes. Ma tête en ébullition, mon cœur battant à rompre son rythme de vie, j'étais presque dans un état second. Devant mes yeux repassaient tous les êtres qui m'étaient chers, mes pensées s'affolaient, la raison me quittait petit à petit. D'un geste brusque, il écarta mes cuisses réticentes pour y placer son bas ventre. Je sentais la fourrure souillée de sang séché se frotter à mon sexe. Stupidement, je pensai à mon

sang floral qui n'allait pas tarder à rejoindre celui d'autres sur la fourrure de ce dément. Alors que je tentai encore une dernière fois de m'arracher à son étreinte d'acier, en pure perte, je sentis plus que je ne vis une énorme bête féroce se jeter sur mon ennemi. Heureusement pour moi, tout deux roulèrent sur ma gauche, ma lançant cuisses ouvertes faces aux étoiles et aux lunes de cette nuit sanglante. Malgré mes douleurs, je me tournais vers le proche combat.

Ambroise réussit à se positionner au dessus du barbare, lui assénant un coup d'une puissance effrayante. Les bruits d'os craquant sous la force du wolfen me glaçaient l'échine. Encore un autre coup et il assomma son adversaire, puis se mit à lui mordre violemment la gorge. Arrachant de sa mâchoire la vie de l'homme il hurla et grogna sa colère. Il frappa, frappa encore et encore la tête de mon bourreau, détruisant littéralement sa boîte crânienne ; le sang et les résidus de cervelle se répandaient sur le doux pelage de mon amant. Jamais je ne l'aurai imaginé si féroce. Et dire que j'avais entamé une relation amoureuse et sexuelle avec pareil être, c'était effrayant. Je me relevai et cachais pudiquement mes cuisses lorsque j'aperçus que tout autour de nous s'amaient les lions survivants du combat. Ambroise n'arrêta que quand Kylian, le seul qui osa approché, lui toucha l'épaule, le calme d'un regard emplit de compréhensions. Grâce à Ambroise, la victoire était nôtre mais à quel prix. A la lueur des torches, nous contemplions le désastre... « Des Drûnes »

lâcha Kerfalen...

Personne ne se rendormit cette nuit. Kylian soignait les blessés les plus graves pendant que je m'occupais des légers. Je me tenais loin du wolfen et lui loin de moi, alors que je lui devais la vie et ma virginité. Mais notre relation était ainsi, il nous fallait du temps... je me rendais compte alors. L'aube naissait à l'horizon et nous finissions d'enterrer nos morts : Eril, Jofrahin, Felan et Mifrion, tous des amis maintenant en route vers le mystérieux royaume d'Azël. Nos ennemis furent jetés dans le fleuve, avec leurs armes et équipements maudits. Tous, nous regardions le soleil illuminer les volutes de sang à la surface du fleuve, diluant les restes de ce jour funeste vers les horizons du passé. « Notre chagrin nous accompagnera jusqu'à la plaine des larmes... »



Une histoire de tournoi

par MELUZE

Une nuit de pleine lune, Méluze observait les cieux. Depuis quelques temps, c'était son occupation principale. En fait, elle ne faisait que ça depuis qu'elle avait trouvé une vieille carte du ciel dans la bibliothèque du Manoir. Ce parchemin ne décrivait pas seulement les étoiles qui composaient la nuit, il parlait aussi des chutes de ces astres et de comment canaliser l'énergie des fragments d'étoiles mortes. Méluze n'avait pas encore réussi à traduire l'intégralité du parchemin, et le système de datation utilisé pour indiquer les périodes propices où trouver ces fragments restait énigmatique, aussi, la dame du Manoir passait ses nuits à guetter les étoiles.

Sa patience fut récompensée ce soir là car une importante étoile était tombée en se fragmentant à quelques lieux de là. Sans perdre un instant, Méluze alla chercher sa vieille amie, la Babayagob, et lui proposa d'aller à la recherche de l'un de ces fragments. La Babayagob prévint sa Dame que cette chute n'était sûrement pas passé inaperçue et qu'en conséquence, il fallait mieux emporter du monde, au cas où.

Méluze alla au dortoir des Gobelins de Lord Andromorphe et réveilla Becbenzen. De forte mauvaise humeur il faillit renvoyer les deux femmes dehors à coup de pieds, mais en voyant Dame Méluze, il se ravisa et écouta sa demande. Il alla voir son Lord pour constituer une armée digne de ce nom et décida d'emmener son régiment, plus le

Troll, au cas où. Lord Andromorphe conseilla d'ajouter deux souffleurs qui, en cas de besoin, pourraient dissimuler Méluze aux regards ennemis. Les deux femmes discutèrent longuement des sortilèges à emmener, et finalement, elles optèrent pour la "Boule de feu" et un "Tapis de Flamme". Méluze emporta des onguent et des sorts soins pour « si jamais ». Pandanloeil leurs offrit de quoi survivre, il avait tellement peur que la troupe soit en manque de nourriture que le Troll ne fut pas suffisant pour tout porter.

La troupe partit de bon matin. La Baba allait et venait pour observer les environs, et surtout pour éviter les mauvaises surprises. Justement, en fin de matinée, elle prévint que des Lions étaient devant et barraient le chemin. Becbunzen commença à organiser ses troupes, pour voir qui allait rester auprès de la Dame. La Baba prit son sort de boule de feu en espérant que le mage qu'elle avait aperçu n'était pas Méliador.

Lorsqu'elle fut à portée du magicien, elle se rendit compte qu'elle avait malheureusement raison. Méliador contra ses tentatives de lancer de boule de feu et invoqua de quoi abattre la sorcière volante : des fusiliers du Griffon. Bec et ses maraudeurs tentèrent bien de battre les lions, mais sans succès, ils durent battre en retraite en voyant que l'adversaire était en surnombre. Méliador jugea que la pitoyable armée gobeline en avait suffisamment décousu et ordonna à ses soldats de la laisser fuir.

Méluze soigna tant qu'elle pu les blessés pendant que la Baba cher-

chait un autre moyen de se rapprocher des fragments. Elle finit par trouver, mais des Nains de Mid-Nor étaient déjà là. Becbunzen envoya un maraudeur planter son drapeau avant les nains, histoire de les impressionner. Ce n'eut pas l'effet escompté, les Nains chargèrent le pauvre gobelin qui tint bon, le temps que les autres le rejoignent en haut de la colline. La Baba, lança tant qu'elle pu ses sorts de feu mais les nains recousus ne semblaient avoir peur de rien. Le combat dura longtemps sans que personne ne prenne l'avantage.

Le soir venu, les guerriers fatigués battirent en retraite et montèrent un campement. Au milieu du camps, un gobelin construisit une idole rustique mais solide représentant l'emblème du manoir, il y passa sa nuit. Cette présence rassurante, permit à tous de reprendre des forces et de dormir en paix.

Etrangement, le lendemain était calme, trop calme, pas un bruit d'oiseau, rien. La Baba s'envola pour voir ce qu'il se passait, et revint vite; les nains arrivaient en masse ! Le Troll couru les ralentir et Bec ratissa le campement à la recherche d'éventuels déclateurs autour du camp. La Baba s'envola comme une flèche aller incendier le campement des nains maléfique. Bec se rendit compte trop tard que deux moissonneurs étaient en route pour détruire l'idole gobeline. Il gueula à ses maraudeurs de retourner vite au camp pour la protéger, mais trop tard, ils l'avaient complètement anéanti. Pendant ce temps, le camp des Nains flambaient et la Baba était enragée, elle n'arrivait pas à

détruire la cauchemardesque statue dressée en l'honneur du despote. Les Nains, bien contents d'avoir détruit l'idole gob, s'éloignèrent en ricanant. Les pauvres gob, démoralisés reprirent le chemin en jurant de se venger de ces nains suturés.

Méluze sentait les fragments proches, mais aussi une présence hostile dans les bois. En apercevant un morceau de roche briller par terre, les gobs se jetèrent dessus et ne virent qu'au dernier moment un guerrier fureur se jeter sur eux accompagné d'une grande fianna. Le Troll vit un autre fragment et se jeta dessus juste avant les deux fiannas et le centaure qui étaient cachés dans les sous-bois. La Baba voleta au dessus d'un troisième, attendant de voir la suite des événements. Kelen sortit le dernier des sous-bois, et s'empara du dernier fragment en vue. La Baba tenta une boule de feu contre cet ennemi potentiellement dangereux, mais échoua. Elle avait du mal à maîtriser sa magie aussi près de ce grand mage. Par chance, les maraudeurs réussirent non seulement à repousser la charge du fureur, mais réussirent à s'en débarrasser, ainsi que la fianna. Becbenzen par contre était entouré, et ne savait pas trop quoi faire à part défendre sa vie. Kelen tenta de se débarrasser du petit maraudeur qui possédait un fragment, mais heureusement, la Baba réussit une boule de feu qui blessa gravement le magicien. Ayant peur pour sa vie, il fit sonner la retraite à ses troupes et disparut dans la forêt. Ainsi, Lady Méluze se retrouva en possession de trois fragments d'étoile. Elle décida de rentrer au Manoir sans attendre, mais sur le

chemin, quelqu'un les attendait. Au milieu du chemin, dans toute sa monstruosité et sa laideur, se tenait la Gorgone. Bec s'approcha d'elle sa masse au clair. " Vous avez des fragments de Lune... commença sa voie d' o u t r e - t o m b e .
- Et alors ? demanda becbunzen
- Votre soi-disant Dame Méluze ne pourra jamais comprendre leurs véritables intérêts, elle n'a pas..."

Elle ne finit pas sa phrase, Bec lui avait envoyé son poing dans la figure. Les morts vivants qui composaient la suite macabre de l'abomination se jetèrent dans le combat. Les pauvres petits maraudeurs avaient bien du mal à trouver le courage de charger ces morts-vivants. Heureusement, le Troll, lui, se jeta dans la mêlée sans hésiter. La Babayagob tenta de roussir les pieds des zombies, mais sans succès. De plus, la Gorgone n'apprécia pas la présence de la sorcière, et l'envoya manger la terre avec une puissant boule de feu... comble de l'ironie, peu après, Becbunzen se vengea en renvoyant la nécromant à terre d'où elle ne se releva pas. Les troupes restantes trouvèrent enfin du courage et purent renvoyer les zombies aux enfers d'où ils avaient été sortis.

Becbunzen avait subit de graves blessure, mais respirait toujours. Méluze le soigna magiquement en espérant arriver au château rapidement; son escorte avait bien diminué et la Baba eut du mal à se remettre de ses brûlures mortelles. Un gob qui était à la recherche de plantes médicinales pour sa Dame, ne revint pas. Les autres se mirent à la recherche de ce dernier, mais il ne trouvèrent rien, sauf un guerrier Dirz. Bec le

fit prisonnier. Il l'interrogea sans ménagement.

" Qui es tu ?

- Un guerrier répondit laconiquement le clone."

Il se prit une baffe.

" On t'a demandé ton nom stupide humain !

- euh... je suis Guerrier Clément.

- Vous avez enlevé un gob !

- Tu parle du petit truc vert qui gigotait quand on l'a piqué ?"

Autre baffe, un bruit d'os indiqua que le nez du Dirz avait succombé. Le prisonnier continua :

" Je ne sent pas la douleur, tu peux continuer autant que tu veux..."

Bec fouilla sommairement le guerrier, il n'avait que ses armes et des seringues de mutagène. Il appela le Troll. Le guerrier sembla moins sûre de lui.

" Je ... je ne sais pas ce qu'ils ont fait du sujet à d'expérimen... , euh de votre gobelin."

Le Troll regarda le Dirz, le tabassa correctement, jusqu'à ce que la moitié de ses cotes soient en piteux état et dit :

" toi trouver solution où moi manger toi."

Méluze perçut une odeur chimique; un autre dirz s'approchait. Le Troll se jeta dessus, le maîtrisa .

" Du calme ! commanda Méluze avant que le Troll ne commence à lui manger une oreille.

- Je ne suis qu'un messager !

souffla le guerrier

- Lache le, dit Méluze au Troll qui à contre cœur, obéit.

- Nous sommes prêt à échanger votre Gobelin contre notre guerrier.

- Demain à l'aube, face à face dans la clairière, décida Méluze,

laissez le aller.”

Bec regarda avec mépris le messager qui s'en allait. L'échange allait mal se passer, c'était quasiment certain. Le rictus méprisant de Guerrier Clément en disait long. Il alla polir son armure dans un coin en ruminant ses idées.

Le lendemain, à peine les otages avaient-ils été échangés que les Dirz se jetèrent sur les gobs, la baba tenta plusieurs boules de feu, et par malchance, elles échouèrent toutes. Elle voulut aller tuer le guerrier Clément. Les Dirz étaient en surnombre, le pauvre gob qui avait été capturé fut achevé par un Scorize et les maraudeurs tombèrent quasiment tous. Les souffleurs avaient bien tenté d'aider les premières ligne des tir, malheureusement ils s'étaient fait descendre très vite. Le balai de la Baba fit un caprice, et elle se retrouva bloquée juste en dessus des arbalétriers qui ne manquèrent pas de lui tirer dessus. Heureusement elle réussit à esquiver la majorité des carreaux et réussit finalement à s'éloigner des traits mortels. Lorsque la fin de la troupe réussit à s'éloigner du massacre, il ne restait que Méluze, La Baba, un Becbunzen sans connaissance sur le dos du Troll, tous les autres étaient morts. C'est le cœur bien lourd que les gobs rentrèrent au Manoir. Méluze avait eut ses fragments, mais à quel prix !



Le dernier couloir

...

par XofMds

Les dalles inégales défilent sous ses pieds. L'odeur de moisi est terrible. Il est hors d'haleine, et pourtant, il doit continuer sa course. Il doit sortir de là. Vite. L'humidité colle ses vêtements.

Derrière lui, les sons de poursuite se rapprochent. Les horreurs gagnent du terrain.

Varénian n'a pas peur, bien sûr. Il est expérimenté et connaît les dangers liés aux missions de son escouade. Ca devait être le cinquième laboratoire qu'ils nettoyaient, lui et ses hommes. Le bruit de ses semelles se répercute dans les couloirs. Il court seul, cependant.

Deux jours auparavant, Ambrosius lui avait donné les coordonnées de la nouvelle cible. Un laboratoire facile, classé inactif.

« - Tu piques les gemmes et tu rentres au bercail ! » avait ironiquement lancé Thanius, son second. Ce sénéchal avait cinq ans de Cadwallon et autant de Kaiber derrière lui. Des soucis avec le commandement Cynwäll avaient facilité son transfert dans la Loge de Hod. La lame sûre et le pistolet adroit compensaient un caractère difficile et insolent. Il en avait assez vu pour savoir qu'une mission n'est jamais facile « a priori ».

« - Ouaip. Prends quand même quatre Rep' pour nous tenir compagnie ! Départ demain en fin de matinée. Equipement complet, vérifié et graissé. Poudre et plomb à volonté »

La réponse était, elle, sans humour. Le lot des chefs qui don-

nent des ordres.

Varénian avait été Capitaine, dans une autre vie. Il avait participé aux débuts de la troisième croisade dans les canyons. Il avait servi sous les ordres d'Arkhos, avec fierté. Puis il avait entendu des choses qu'il n'aurait pas dû, une histoire d'épée et d'armure volées et retrouvées.

Il ne le regrettait pas : la Loge répondait aux mêmes aspirations aventureuses qui l'avait poussé vers Bran-Ô-Kor.

Ces aspirations sont bien loin maintenant. Il court toujours. Sortir de ce guépier. Prévenir le Vénérable et les autres pour revenir, mieux équipé et plus nombreux. C'avait été une hécatombe. Il pense tout de même à ralentir au carrefour suivant. Ne pas laisser la vitesse prendre le pas sur la direction. Le vrombissement des machines crève ses tympan. Il avait failli se perdre dans le SO58, sa première mission. Il souffle.

Derrière lui, un léger crissement sur le sol.

Il se tourne et dans le même mouvement, le coup part et l'ignominie explose en vol. Se protéger le visage des éclaboussures toxiques. Repartir. Accélérer, même. L'odeur de poudre n'a pas le temps d'atteindre ses narines.

Ils avaient laissé leur monture à l'auberge Barhanna proche de la cible, puis profité de la nuit pour se rapprocher de l'entrée du laboratoire.

« - Et dire que ces cons de Lions pensent faire tout le travail à la Passe ! »

« - Tais-toi ! Montres l'exemple au jeunot ! »

Le jeunot en question était

Brivha. Un Répurgateur effectuant sa première mission. Les trois autres, incorporés depuis plus longtemps, habitués au langage du sénéchal, souriaient dans leur encolure relevée.

Ils vérifièrent leurs plaques d'armure. Il passèrent les derniers boutons des manches et des chausses. Ils dégainèrent et chargèrent leurs armes. Une dans chaque main, ils descendirent un à un l'escalier dérobé pour piquer les gemmes puis rentrer au bercail.

Il saute par dessus le corps décapité de Brivha.

Les deux premiers sous-sols n'avaient pas posé de problème : des installations administratives standards. Varénian avait récupéré quelques dossiers intéressants et ils avaient repris l'exploration. C'est Sarm qui avait débloqué le passage vers le troisième sous-sol.

« - Traditionnellement le plus difficile ! » avait-il rajouté à l'attention de Brivha.

« - Je sais, j'ai lu les rapports ! » avait répondu ce dernier. Bien que le plus jeune, il ne tenait pas à se faire démonter par les autres. Il avait lui aussi roulé sa bosse avant de passer dans l'ombre.

Au premier sas, deux Pestes étaient sorties de nulle part (vraisemblablement d'un tuyau situé au dessus). Elles avaient visé la tête de Sarm, en tête de colonne. Il en avait fait sauter une. Brivha l'autre. Sarm se retourna mais n'eût pas le temps de le remercier : une troisième Peste lui explosa le torse.

Une infecte odeur acide s'était élevée de l'amas de chair. Brivha ne sut retenir son dîner.

« - Allez la marmaille, pas le temps de traîner maintenant ! Les festivités sont lancées ! »
Ensuite, Thanius s'était tourné vers Varènian et lui avait glissé :
« - Inactif ? Mon cul ! »
Il avait alors pris la tête de l'expédition, donnant une tape sur l'épaule de Brivha au passage.
« - Faut continuer, petit, on prendra le reste au retour. »

Au détour d'un virage, il se trouve face à un hybride, en train d'arracher les intestins de Thanius avec sa main-pince, l'épée posée à ses côtés. Varènian ralentit à peine. D'un revers de son pistolet, il attaque la tête avec la baïonnette. Malgré l'élan, elle reste coincée. Il sourit en appuyant sur la détente. Le crâne du clone recouvre le

couloir. Il reprend sa course.

Au deuxième sas, le groupe avait rencontré une intersection. Brivha avait réussi à débloquer la porte de droite. Celle d'en face se leva toute seule.

« - Pute borgne ! C'est pas bon signe ! Dégagez, je vous couvre ! » hurla Thanius.

Il pointa ses deux armes vers les quelques clones Hybrid qui déjà s'avançaient vers lui. Derrière, Varènian, Brivha, Vamisho et Karnys s'étaient mis à courir. Ils devaient à présent faire très vite.

Il reconnaît l'escalier. Il est tout proche à présent de la sortie.

Cette partie du laboratoire était un véritable labyrinthe. Ils se guidaient grâce aux pulsations de

la chaudière. A chaque détour, l'équipe se mettait sur ses gardes, prêt à faire feu de tous côtés. Mais il est une chose que l'on apprend en arpentant ces couloirs morbides, qui n'est jamais congnée dans les rapports : on ne doit jamais poser son pied sur certaines dalles. Au troisième, une faux emporta la tête de Brivha.

Les bruits de chaudière ont quasiment disparus. Une simple volée de marche le sépare de l'air libre.

Les bruits de chaudière se faisaient plus pressants. Tous savaient qu'ils étaient tout proche du cœur du laboratoire, là où tout pouvait basculer.

Et tout bascula. Varènian n'avait



jamais vu ça. La pièce était occupée par une monstruosité gigantesque. Les trois membres de la Loge firent feu de concert. Les balles ne semblaient avoir aucun effet sur la bête. Elle était trop imposante pour aller dans le couloir. Toutefois, elle glissa son bras par la porte. Karmys ne put éviter les quatre lames qui ornaient sa main. Les canons restants étaient vides. Il fallait recharger. Déjà le monstre attaquait les parois du couloir, faisant voler les tuyauteries diverses sous le coup de la colère ou de la douleur.

Les armes enfin prêtes à resservir, Vamisho et Varènian visèrent la tête de cette aberration. Un cli-

quetis derrière eux. Varènian se tourna au moment où Vamisho recevait deux carreaux dans la gorge. C'en était fini. La mission était un échec. Il était le dernier et il devait sauver sa peau. Il ramassa l'arme de Vamisho et la vida sur l'hybride.

Puis il se mit à courir.

Enfin la lumière !!

Nous, Loge de Hod, déplorons la perte de nos membres suivants :

Répurgateur novice Brivha

Répurgateur Karmys

Répurgateur Sarm

Répurgateur Vamisho

Sénéchal Thanius

Sénéchal en charge Varènian

La mise au silence du SO34 n'a pas marché. Une seconde équipe devra être envoyée dans les plus brefs délais. Dans la mesure du possible, son effectif devra être augmenté.

Signé : Ambrosius.



La fière détermination de l'agent accomplissant son devoir s'est envolée. Je ne suis désormais plus que la proie de la peur...



... et des créatures hantant ces lieux !



Ca avait déjà bien commencé ; on m'avait collé trois bleus !

...Sénéchal ?

ENTREZ !

QU'EST-CE QU'ON VA FAIRE D'EUX ?

Laisse leur le temps de s'acoutumer à l'obscurité...

...et à l'odeur.



